AIRS
DE DIFFERENTS
AVTHEVRS,

MIS EN TABLATVRE DE LVTH.

AR GABRIEL BATAILLE.



A PARIS,

Par PIERRE BALLARD, Imprimeur en Muſique du Roy, demeurant ruë S.Iean de Beauvais, à l'enſeigne du mont Parnaſſe.

1608.

Avec Privilege de ſa Majeſté.





A MONSIEVR, MONSIEVR GVEDRON, MAISTRE ET COMPOSITEVR DE LA MVSIQVE *de la Chambre du Roy.*

MONSIEVR,

Ce petit melodieux ſcadron vous va ſaluer & rendre hommage, la plus part porte ſur le front le glorieux tiltre d'eſtre de vos enfans, qui s'eſtoyent eſpendus par le monde ſi dignement, que leur harmonie & douceur a forcé d'autres qu'ils ont rencontrez, non ſeulement à les honorer mais encore à les ſuivre. Si je les conduis avec peu d'ornement & appareil, c'eſt avec beaucoup de ſubmiſſion & reſpect: à quoy deſirant meſmes contribuer de ma part, il m'a ſemblé digne de mon affection de prendre la charge de vous les offrir. Ils r'emportent avec eux tant de delicieux teſmoignages de l'honneur de leur geniteur, qu'ils ne ſçauroyent eſtre que bien reçeus de vous, pour moy je me perſuade que déja la preſence des voſtres ne ſe doit promettre qu'un heureux accueil, avec ceſte humble recognoiſſance qu'ils vous font (MONSIEVR) que vous eſtes leur vray & digne Pere, & l'aſſiſtance que leur font quelques autres, tant de divers autheurs que des miens, aſſemblez ſeulement pour les accompagner & honorer, eſpere toute bien-veillance & faveur tant pour la ſincerité de leur deſirs, que comme vous eſtant offerts & recueillis par,

MONSIEVR,

Voſtre treſ-affectionné & obeiſſant ſerviteur,

GABRIEL BATAILLE.


AIRS.
S
Ejour de la di- vi- nité, Ou des fem-
mes l'ini- quité, N'exerce point ſa vio-
len- ce: Pardonnés moy rochers & bois Si j'inter-



C'est un sexe plain de rigueurs,
Les ris accompagnent ses pleurs,
Ce n'est que feinte & artifice,
Quel crime ont les hommes commis
Pour meriter un tel suplice?
Que d'adorer leurs ennemis.
Les pierres ont plus d'amitié,
Mais pleurs n'ont peu faire pitié
A leurs courages inflexibles:
Et le seul récit de mes maux
Ores peut bien rendre sensibles
Les Rochers & les Animaux.


AIRS.
T
Oujours l'heur & la gloire Soit à vo- ſtre coſté,
De vos faits la memoire Du- re à l'e- ternité:
Et mettez, grãd Roy, les peuples & les Roys Soubs vos loys.

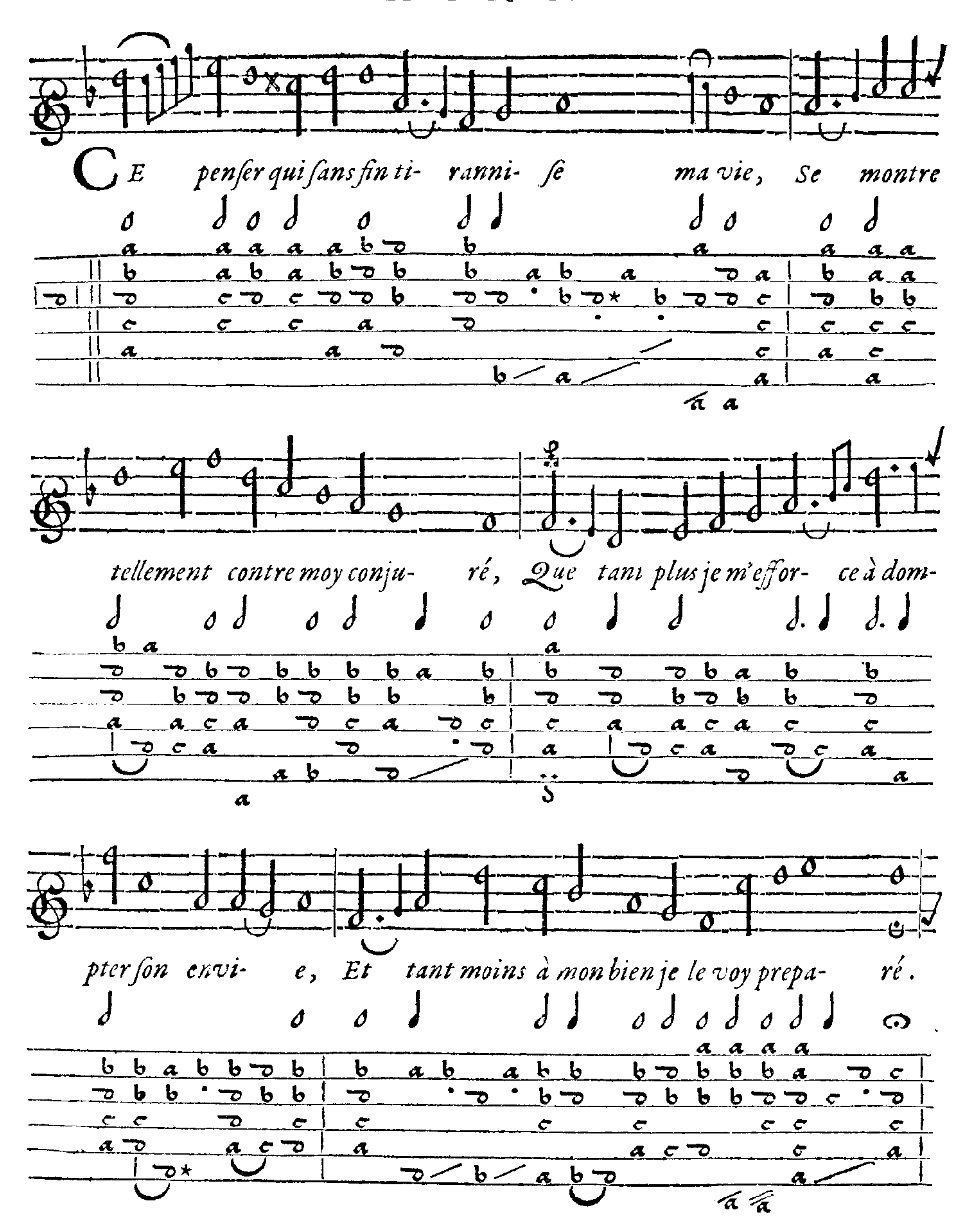
A I R S.

Empeschez le trophée
Que l'on veut eslever
De la perte d'Orphée,
S'il vous plaist le sauver,
Il fera monter vostre nom glorieux,
Dans les cieux.

Bien que les Dieux nous gardent
Et les astres plus doux,
Les Muses ne regardent
Vn autre Roy que vous,
Elles ont aussi comme vous grand guerrier,
Le Laurier.



AIRS.


CE penser qui sans fin ti- ranni- se ma vie, Se montre
tellement contre moy conju- ré, Que tant plus je m'effor- ce à dom-
pter son envi- e, Et tant moins à mon bien je le voy prepa- ré.

I'ay quitté la beauté dont il a pris naissance
Esperant par l'oubli ses charmes decevoir,
Mais je trouve à la fin que la veuë & l'absence
Sont tous deux differends, & d'un mesme pouvoir.

I'ay maintefois juré du change faire espreuve
Pour faire qu'un dessein fust par l'autre deffait,
Mais à toutes les fois, aussi tost je me treuve
Infidelle en parole, & fidelle en effect.

I'ay des plus fiers dedains la puissance empruntée
Pour repousser le trait dont j'ay le cœur attaint,
Mais plus je recognois par leur force domptée
Ma douleur veritable & mon remede feint.

Ainsi donc combatant le mal qui me possede
Sans voir par ces moyens ses tempestes calmer,
Ie me vay consommant dans mon propre remede
Comme un Vaisseau qui brusle au milieu de la Mer.

Voilà comme en vivant en toute servitude
Ie nourris un penser dont l'impiteux effort,
Se montre en mon endroit si plain d'ingratitude
Qu'en luy donnant la vie il me donne la mort.





AIRS.

CEs Nimphes hostes- se des bois, Bravant les amou-

reu- ses loix, Et ce feu dont l'âme est esprise: N'ẽ cognoissent point le

tourment, Ou le cognoissent seullement Comm'on cognoit ce qu'on mespri- se.

Le soin de leur jeune fierté
C'est de garder leur liberté,
S'aorner de beautez perdurables,
Suivre les vertueux plaisirs,
Se nourrir de chastes desirs,
Et sans aymer se rendre aymables.

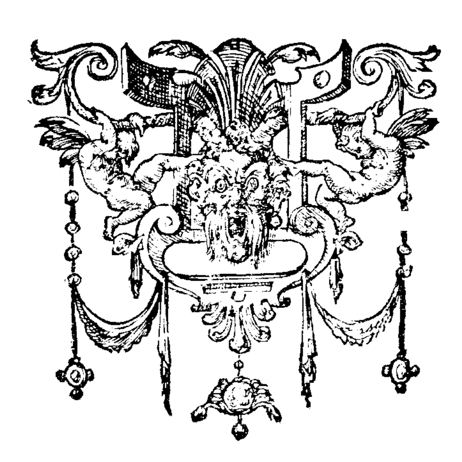
Avec ces armes & ces arts,
Leurs esprits surmontent les dars
De ce tiran qui tout surmonte:
Et j'ettans sa puissance à bas,
Font que la fin de leurs combats
C'est toujours sa fuitte & sa honte.

Le sort donc les guidant ici,
Ou tout se range à sa merci,
Elles luy declarent la guerre:
Future reproche des Dieux
Si les surmontent dans les cieux,
Des Nimphes le vainquent en terre.

Car on les verra le dompter,
Et puis sous vos pieds en jetter
Les traits arrousés de ses larmes,
Pour marque, ô Cesar des Cesars,
Qu'Amour aussi bien comme Mars,
Vous cede l'honneur de ses armes.

Un seul mal repugne à leurs vœux,
C'est qu'ils s'arment des mesmes feux
Dont sans fin leur regard éclaire:
Là son pouvoir est r'affermi,
Leur œil mesme aydant l'ennemi
Qu'elles s'efforcent de deffaire.

Pour donc le faire ici mourir,
Il faut qu'elles facent perir
Leur beauté sa mere nourrice:
Autrement on ne sçauroit voir
Qu'il manque jamais de pouvoir,
Ni jamais elles d'exercice.



AIRS.


PVis que l'amour peut biẽ e- xercer ſa puiſſance Parmi les
animaux de brutalle naiſ- ſance, Pourquoy ne peut-il pas dans voſtre
cœur avoir Quelqu' amoureux pouvoir?

Si c'est luy qui à fait que les plus belles ames
Ont eu dedans leur cœur tant d'amoureuses flames :
Pourquoy ne peut-il pas dans vostre cœur avoir
Quelque amoureux pouvoir ?

S'il veut de vostre cœur en faire sa demeure,
Afin que par vos yeux il nous blesse à toute heure ;
Belle je vous suppli' permettez luy d'avoir
Sur vous quelque pouvoir.

Car nous desirons fort reçevoir la blessure
Par un si beau subjet, que la mere nature
A voulu faire naitre, & dessus vous avoir
Quelque amoureux pouvoir.




AIRS.
E que j'avois prêdit n'est que trop veritable,
Que ceste grãd' beauté me rendroit mise- rable, Que je devois
pour elle endurer le trespas, Ou bien ne la veoir pas.

Soudain que je la veis, je feis bien ce presage,
Contre nostre destin que sert il d'estre sage ?
Ne pouvant l'éviter, c'est en vain prêvenir
Ce qui doit avenir.

Me voyant donc captif dans ces chaines prêveuës
Que mon humble respec fait luy estre incogneuës,
Parce que mon amour m'a reduit en ce point
Que je ne luy dis point.

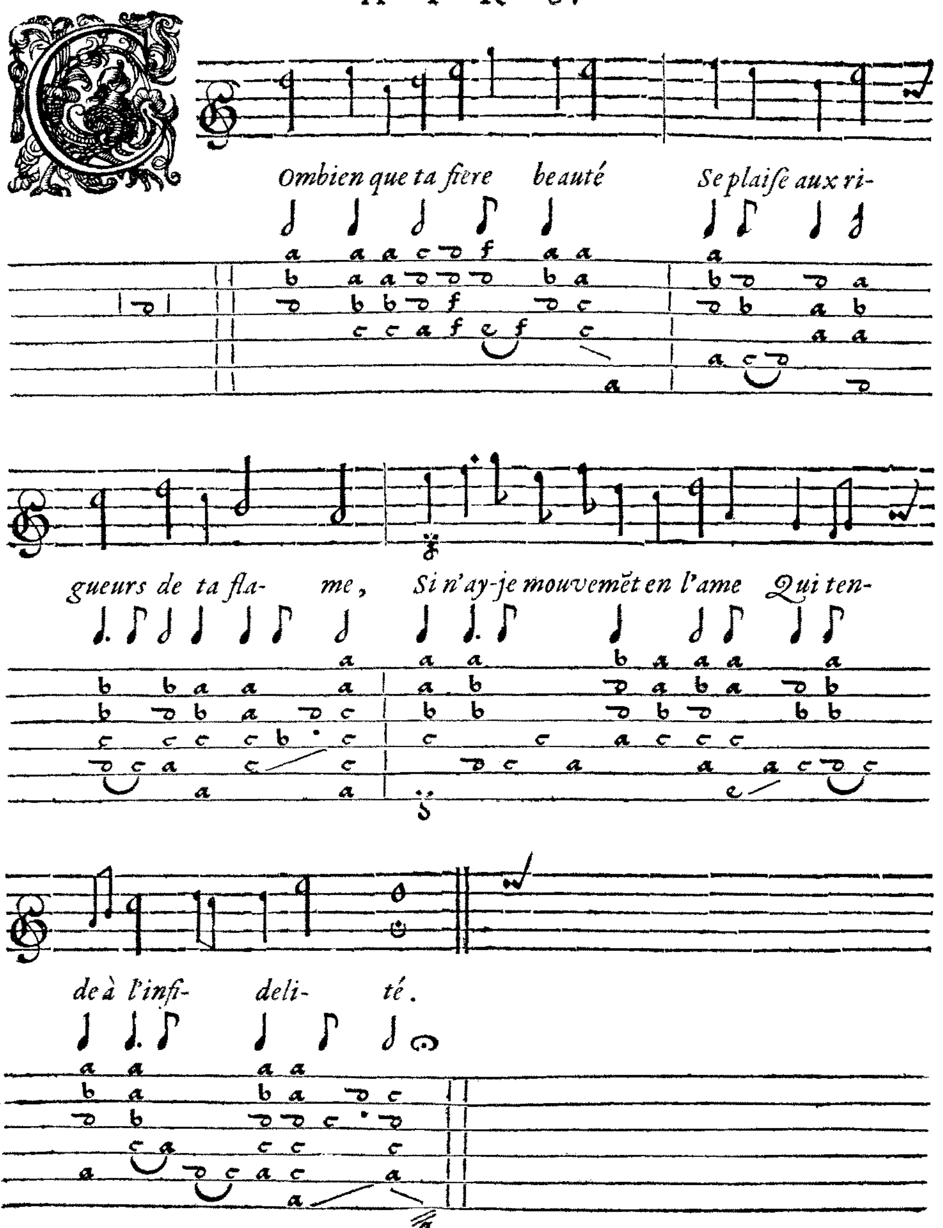
Amour si tu as soin tant soit peu de ma vie,
Donne moy de l'audace, & fais que je luy die,
Luy disant je sçauray où mon mal, où mon bien :
Non, je n'en diray rien.

Mais qu'est-ce que j'attens ? que ceste beauté mesme
S'en vienne devers moy me dire qu'elle m'ayme ?
Ce n'est pas la raison, mais c'est de mon devoir
De luy faire sçavoir.

Quoy ? luy diray-je donc ma peine & mon martire ?
Ce qui ne peut finir ne se doit jamais dire :
Ie le celeray donc, les parfaites amours
Veulent mal au discours.



AIRS.


Combien que ta fiere beauté Se plaiſe aux ri-
gueurs de ta fla- me, Si n'ay-je mouvemẽt en l'ame Qui ten-
de à l'inſi- deli- té.

Combien qu'un refus sans pitié
Soit le pris de ma récompense,
Si n'est il pas en ma puissance
De te porter moins d'amitié.

Bien que ton infidelle foy
M'ait toute esperance ravie,
Si n'auray-je jamais envie
D'en aymer un autre que toy.

Ainsi plus de mal tu me fais,
Plus à souffrir je me dispose :
Car ce n'est pas aymer la cause
Qui n'en sçait cherir les effets.




AIRS.
Vn jour que ma cruelle Fuyoit devant mes pleurs,
Je courrois apres elle Luy diſant mes douleurs:
Arreſtez inhumaine, Se luy diſ-je à l'abord?
Mettez fin à ma peine, Ou me donnez la mort!

Elle qui vouloit feindre
A ne prendre plaisir,
Qu'à me voir toujours plaindre
Et brûler de desir:
D'une façon moqueuse
Elle me dit soudain,
Amant sans amoureuse
Tu me poursuis en vain.

C'est en vain que ta plainte
Tu me fais nuit & jour,
Ie ne puis estre attainte
Des traits de ton amour.
Ainsi cette farouche
D'une feinte rigueur,
Des yeux, & de la bouche
Trahissoit lors son cœur.

Que ces feintes aymables
Faisoyent sortir bon dieux!
De soupirs veritables,
Et de pleurs de mes yeux!

Mais sa parole mesme
Changeant comme son tein,
De son amour extréme
Bien tost me feit certain.

Il faut que je confesse
Dit-elle, en soupirant!
Que ton amour me presse
De t'aller déclarant,
Que pour toy j'ay dans l'ame
Autant de passion!
De desirs, & de flame,
Que toy d'affection.

Mais ta seule constance
Peut esperer un jour
L'heureuse récompence
Que demande l'Amour.
Sois donc aussi fidelle
Si tu veux estre heureux,
Qu'on tient sa dame belle
Quand on est amoureux.



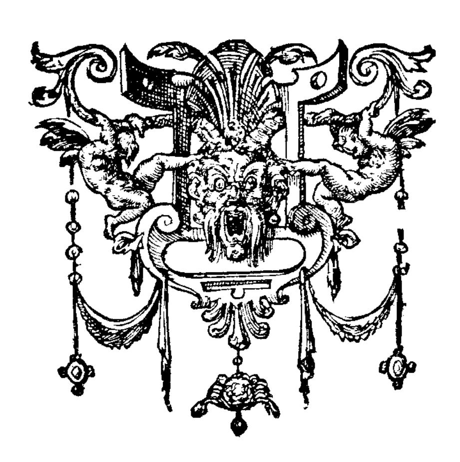
AIRS.


Mour dont je reçoy une guerre eternel- le,
Accordez à mes vœux par les mains de ma belle, Sans me laiſſer
languir ſous un ſi douteux ſort, Ou la trêve ou la mort.

C'est trop avoir de maux, c'est trop jetter de plaintes,
Amour je vous demande en ces fortes attaintes :
Mon cœur pour les souffrir n'estant pas assez fort,
Ou la trêve ou la mort .

Ie ne puis plus souffrir tant de facheux alarmes,
Amour je suis vaincu, je vous quitte les armes
M'ayant si mal traité, donnez moy pour confort
Ou la trêve ou la mort .

Et si vous ordonnez que je perde la vie,
Monarque tout puissant, donnez a mon envie
Avant que de l'oubli je regarde le bort,
La trêve, & puis la mort .




AIRS.
Ve douc' est la vio- lence Des beaux yeux
qui m'ont surpris, Puis qu'au plus fort du si- len- ce Ils co-
gnoissent mes ennuis : Et que les traits vainqueurs de leur fla- me a-



Mon silence & ma parole
Tesmoigneront desormais,
Que ses yeux sont mon idole
Dont j'adore les attraits :
Ie veux vivre pour eux, car leur flame adoucie
A to⁹ causent la mort, & me dõnent la vie.

Beaux yeux les asseurés guides
De mes tourmens amoureux,
Bien que vos traits homicides
Blessent tant de langoureux :
I'adoreray vos feux, dont la flame adoucie
A tous causent la mort, & me donnent la vie.

Beaux yeux, vostre feu ressemble
Au feu brûlant le bucher,
De l'oyseau qui tout ensemble
Meurt & vit en son brasier :
Car brûlant tous les cœurs d'une flame adoucie,
Dans le mesme tombeau vous me donnés la vie.





AIRS.

EN fin nulle douleur ou feinte ou veritable,

Ne sçauroit égaller ma peine insupporta- ble: Qu'on ne com- pare

point les tourmens des Enfers Aux maux que j'ay souf- fers.

Si je pense fuir dans ce bois solitaire,
L'effét de la beauté qui m'est si fort contraire,
Ie ne voy fleur ni feuille en ce lieu sombre & saint
Ou son œil ne soit peint.

Si je veux par le somme adoucir mon martire,
Mes yeux sont bien fermez, mais mon cœur qui soupire,
Et qui songe sans cesse en mes cruels malheurs,
Est ouvert aux douleurs.

Si pour me divertir je cherche d'autres dames,
Les voyant sans esprit, sans atraits & sans flames,
Mon amour s'en augmente, & trouve bien-heureux
Mon tourment amoureux.

Si je veux soulager du bien de la pensée,
Mon ame de regrets & d'ennuis offencée:
Au lieu de me guarir, j'en reçoy le trespas
Pensant ne la voir pas.

Ainsi belle Philis, dont l'amour me possede,
Ce qu'aux autres amants on donne pour remede,
Et qui peut en leurs maux donner allegement
Me tient lieu de tourment.

D




AIRS.
V
Ous en allez vous mon sou- ci? Vo-
stre humeur est bien fort estrange, De partir auf- si tost d'ici,
C'est i paroytre comme un An- ge.

Beau sujét de ma passion
Revenés me rendre contente,
Et d'une belle affection
Couronnés ma fidelle attente.

Venés voir que ma fermeté
Me rend aux amans si contraire,
Que je veux mal à ma beauté
Tant il me desplait de leur plaire.

Ainsi mon cœur en vous aymant
Ma constance paroit extréme,
Peut estre en vostre éloignement
Que vous n'en faictes pas de mesme.



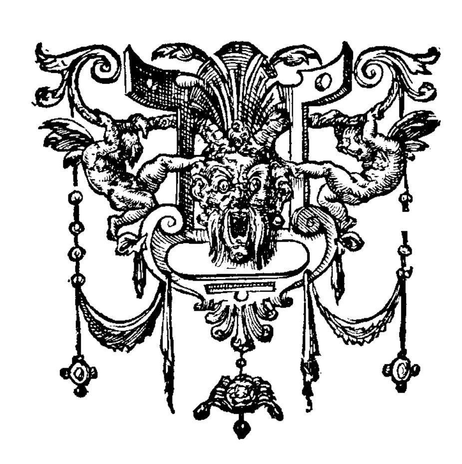
AIRS.


Y- ant aymé fi- dellement Vn amant
qui m'eſt in- fidelle, Ie deteſte le nom d'amant,
Et fais gloyre d'eſtre cruel- le.

Alors qu'il me veint asseurer
Qu'il n'avoit que moy pour maytresse:
Il juroit pour se parjurer,
Et pour me manquer de promesse.

Il disoit que sa liberté
Seroit toujours en ma puissance:
Maintenant un autre beauté
Le rend coupable d'inconstance.

Ie l'aymoys si parfaitement
Que j'en suis digne de loüange:
Ie pardonne à son changement
Puis qu'il ne gaigne rien au change.



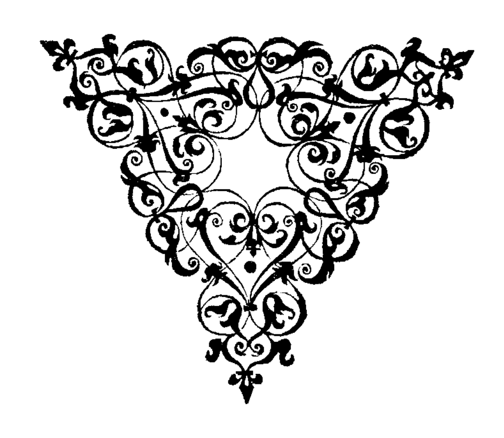
AIRS.


Ve me ſert de te dire Le ſu- jét du
tourment, Qui fait que je ſoupi- re Iour & nuit en t'aymant,
Si tu ris en toymeſ- me De ma douleur extreſ- me.

Ie pensois que ton ame
Fut capable d'aymer,
Et d'amortir la flame
Qui me fait consommer.
Et en ceste esperance
Ie prenois patience.

Puis que je considere
Que d'un cœur sans pitié,
Tu retiens le salaire
De ma ferme amitié.
Infidelle j'appelle
Celuy qui t'est fidelle.

Et pourtant je conjure
Les Cieux de faire tant,
Que quelque amant parjure
T'en puisse rendre autant,
Afin qu'un tel office
Me venge & te punisse.




AIRS.
V
Oyant l'inſolence & l'audace, Et le meſ-
pris in- jurieux, Qu'a fait ceſte beauté des
Cieux, Qui nos di- vinitez mena- ce, Ie viens ici



Se luy estoit assez de gloire
D'avoir triumphé de leurs cœurs,
Sans leur refuser les faveurs,
Dont elle tache sa memoire.
Ie viens aussi cét outrage vanger
Et en des fols ces favoris changer.

Cognoissant aussi l'insolence,
L'injure & le tort qu'on m'a fait,
Voyant les hommes en effét,
Moquer mes loix & ma puissance.
Ie viens ici cét outrage vanger,
Et en des fols ces Cavaliers changer.

Que donc ils adorent l'image
Incensible d'une beauté,
Qui n'a point de divinité
Que quant j'anime son courage:
Pour moy je veux cét outrage vanger,
Et en des fols ces Cavaliers changer.

E




AIRS.
S
Oit que je ſois pres de ma belle, Sejour d'amour deli-
cieux: Ou ſoit que je m'eſloigne d'el- le, Mon cœur volle
volle toujours, & ſe plaiſt en ſes yeux.

Il est en aymant si fidelle,
Et de la voir si curieux,
Qu'il meurt d'une mort immortelle
S'il ne volle volle toujours à l'entour de ses yeux.

Rien ne le peut esloigner d'elle,
Le temps, la distance des lieux,
Ny l'absence en amour cruelle,
Car il volle volle toujours, & se plaist en ses yeux.

Il ne craint la chute mortelle
Qu'apporte un vol audacieux :
Ny la foyblesse de son aisle.
Car il volle volle & se plaist de mourir en ses yeux.




AIRS.
CLoris ſi vos beautez j'ho- nore Saincťement d'un a-
mour ſecret, Ne me tenez pas indiſcret, Le Ciel veut
que je vous ado- re: Et qu'ainſi cõme on fait aux Dieux



Que si l'offrande est trop petite
D'un cœur que l'Amour fait souffrir:
Pensez qu'on ne vous peut offrir
Rien d'esgal à vostre merite,
Et qu'ainsi comme on fait aux Dieux
I'offre mon cœur à vos beaux yeux.

L'on dit que du Ciel favorable,
Dessendoit un feu qui bruloit
La victime qu'on immoloit,
Quand les Dieux l'avoyent agreable.
Aussi mon cœur est en tous lieux
Brulé du feu de vos beaux yeux.

Les Dieux qui se monstrent propices
Et secourables aux mortels,
Ayment mieux voir sur leurs autels
Des cœurs, que d'autres sacrifices.
Reçevez donc comme les Dieux
Mon cœur offert à vos beaux yeux.

Ainsi dit l'amoureux Philandre
A sa Cloris qui l'escoutoit
D'une façon qui consentoit,
Et sans parler luy fit entendre,
Qu'elle avoit du contentemant
De le reçevoir pour amant.

Ses yeux, astres d'heureux presage,
Des cœurs les doux victorieux,
Par des signes misterieux
Sembloyent luy tenir ce langage:
Philandre seul est en tous lieux
Le plus cher objet de mes yeux.

AIRS.


C
Achant d'une lies- se feinte Mile ve-
rita- bles douleurs, Ie ferme la bouche a la plainte, Et
deffends à mes yeux les pleurs.

Ie ris au fort de ma tristesse
Pour celer la fiere rigueur,
De la plus volage maitresse
Qui possеda jamais un cœur.

Mon amour obligeoit son ame
A ne devoir jamais changer,
Au-moins si l'ame d'une femme
Par l'amour ce peut obliger.

Mais las! perdant la souvenance
De mes services & de moy,
Elle a donné à l'inconstance
Son cœur, sa promesse & sa foy.

N'est-ce pas un subjet bien ample
Pour m'inciter à la quitter?
Si j'avois au mauvais exemple
Le courage de l'imiter?

Mais mon humeur est si contraire
Au vice d'un tel changement,
Qu'avec raison ie n'ay peu faire
Ce qu'elle à fait sans jugement.

Puis mon ame est si fort pipée,
Son œil là si bien sçeu charmer,
Qu'elle ne peut, bien que trompée,
S'empescher encor' de l'aymer.

Cruel effet de sa puissance
Qu'on remarque en ma passion!
Qu'il faut vivant sans esperance
Mourir encor' d'affection!

Helas! je veis sans esperance
Qu'elle ayt jamais pour moy d'amour!
Si ce n'est que son inconstance
En puisse causer le retour.




AIRS.
P
Ar l'arreſt des fata- litez, Du ſein de la
maſſe premie- re Sorti- rent trois di- vinitez, Na-
ture, Amour & la Lumiere.

Ilz languissoyent dans le repos
Sans ame devant leur naissance,
Mais en quittant le vieil chaos ,
Leur ame fut l'intelligence .

Nature alors fit la beauté
Qui par l'Amour fut desirée ,
Et le rayon de la clairté
La beauté rendit esclairée .

Le beau fut objet de l'Amour ,
Amour son astre qui le meine :
Mais tout estoit vain sans le jour ,
Et sans eux la Lumiere vaine.

Entre ces trois fut accordé
De rendre une beauté parfaite
Dont le moule au ciel fut gardé ,
Et sur cela vous estes faite .

La Nature en vous fait le jour
Par le plus beau de sa matiere ,
Vos actions sont tout amour ,
Et vos yeux ne sont que lumiere .

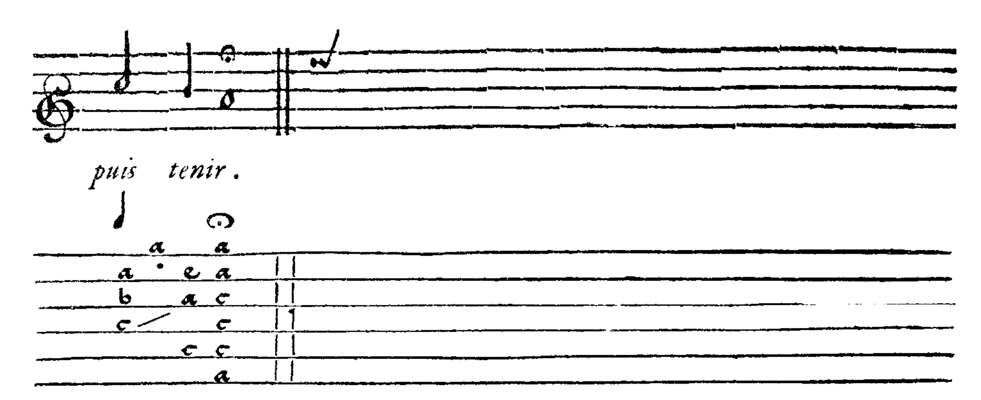
Si donc ces trois divinitez
Vous firent chef de leur ouvrage ,
Doy-je pas , aymant vos beautez ;
Adorer en vous leur image ?

F





CA que je baiſe ceſte main, Que je la re-baiſe ſans ceſſe, Puis qu'elle a pris dedans mõ ſein Mon cœur comme une larronneſſe: Ha je la veux punir Si je la

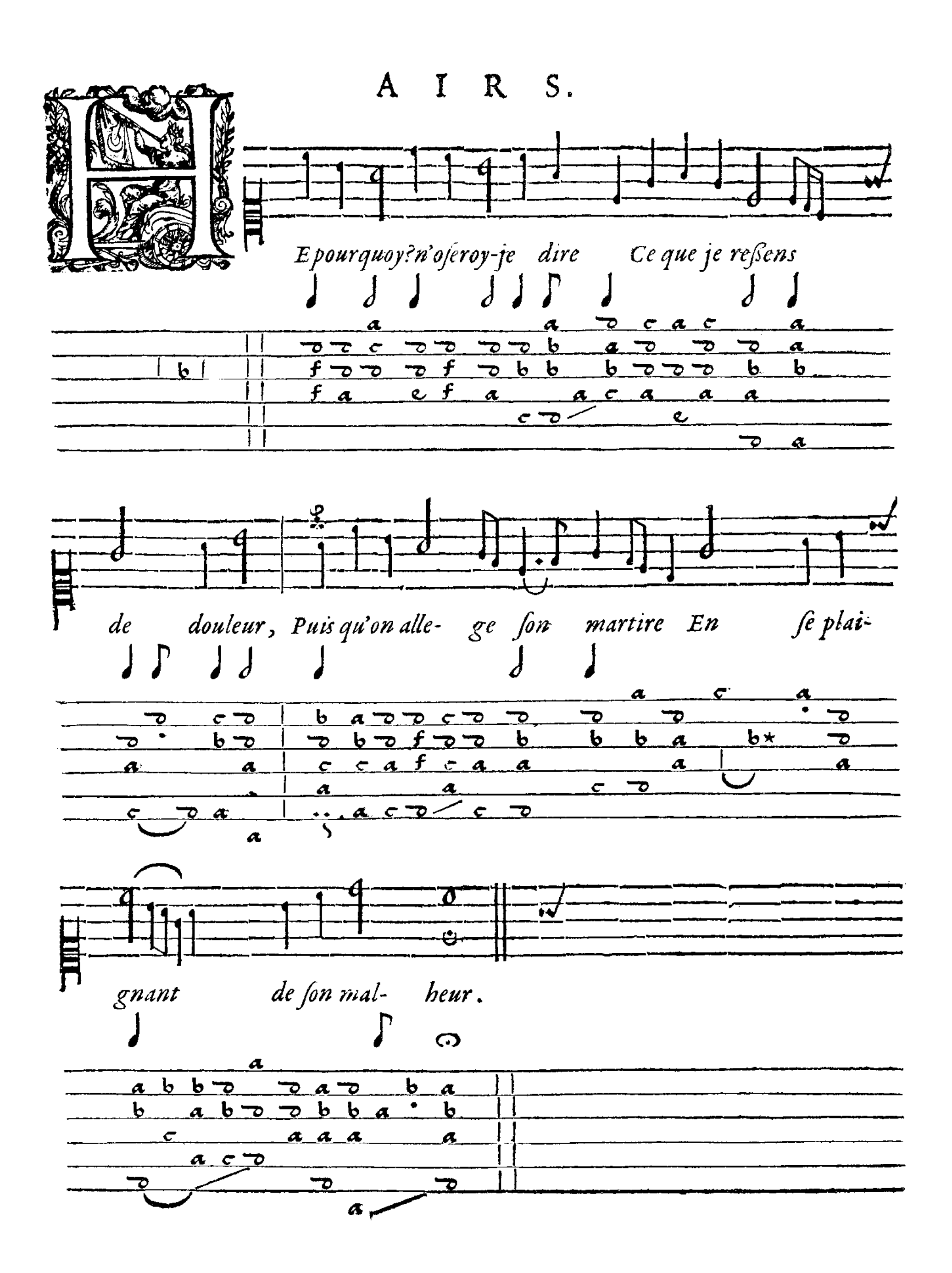


C'est ceste main qui ma deçeu,
Cachant soubs sa neige une flame
Qui tient & qui serre le nœud
Dont Amour enchaine mon ame.
Ha je la veux.

Ha si je la puis attraper!
Elle a beau faire la mauvaise
Elle ne pourra meschapper
Sans que mile fois je la baise.
Ha je la veux.

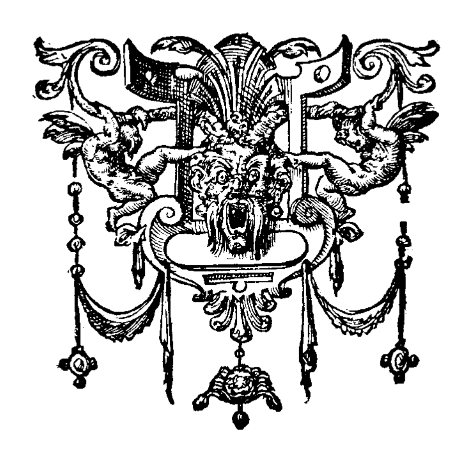
Ha je la tiens, c'est à ce coup
Qu'Amour m'en fera la vengeance:
Mais non, je me trompe beaucoup
Il est de son intelligence,
Car j'ay beau la tenir
Ie ne la puis punir.




AIRS.
H
E pourquoy? n'oseroy-je dire Ce que je reßens
de douleur, Puis qu'on alle- ge son martire En se plai-
gnant de son mal- heur.

Quoy? parmi les dures attaintes
De mes maux par trop rigoureux,
Me veut-on deffendre la plainte
Seul bien permis aux amoureux?

Non non, je ne sçaurois plus feindre
Avec des faux contentemens,
Et souffrir toujours sans me plaindre,
Tant de veritables tourmens.



AIRS.


Deſtin par trop rigoureux, A quel
malheur re- ſerve-tu Philandre? O mort! recours
des malheureux Que ne me viens-tu prendre?

Puis qu'il me convient ſeparer
De la beauté que j'adore en mon ame,
Que ne viens-tu devorer
O mort! que je reclame?

Montre en me venant ſecourir,
Que de tes traits la puiſſāce eſt certaine:
Tu ne feras pas tant mourir
Ma vie, que ma peine.

Que ſi tu crains de m'offencer,
Pour n'offencer l'image de madame:
O mort! tu ne la peux bleſſer,
Car je la porte en l'ame.

Quand je partiray de ce lieu,
Viens chére mort, & fais je te ſupplie,
Que l'inſtant de luy dire adieu
Soit la fin de ma vie.



AIRS.


P
Our aymer con- ſtamment, & n'avoir en mon cœur
Qu'une ſeule beauté ſujet de ma penſee, Faut il donc
que mon a- me au prix de mon malheur, Soit helas !



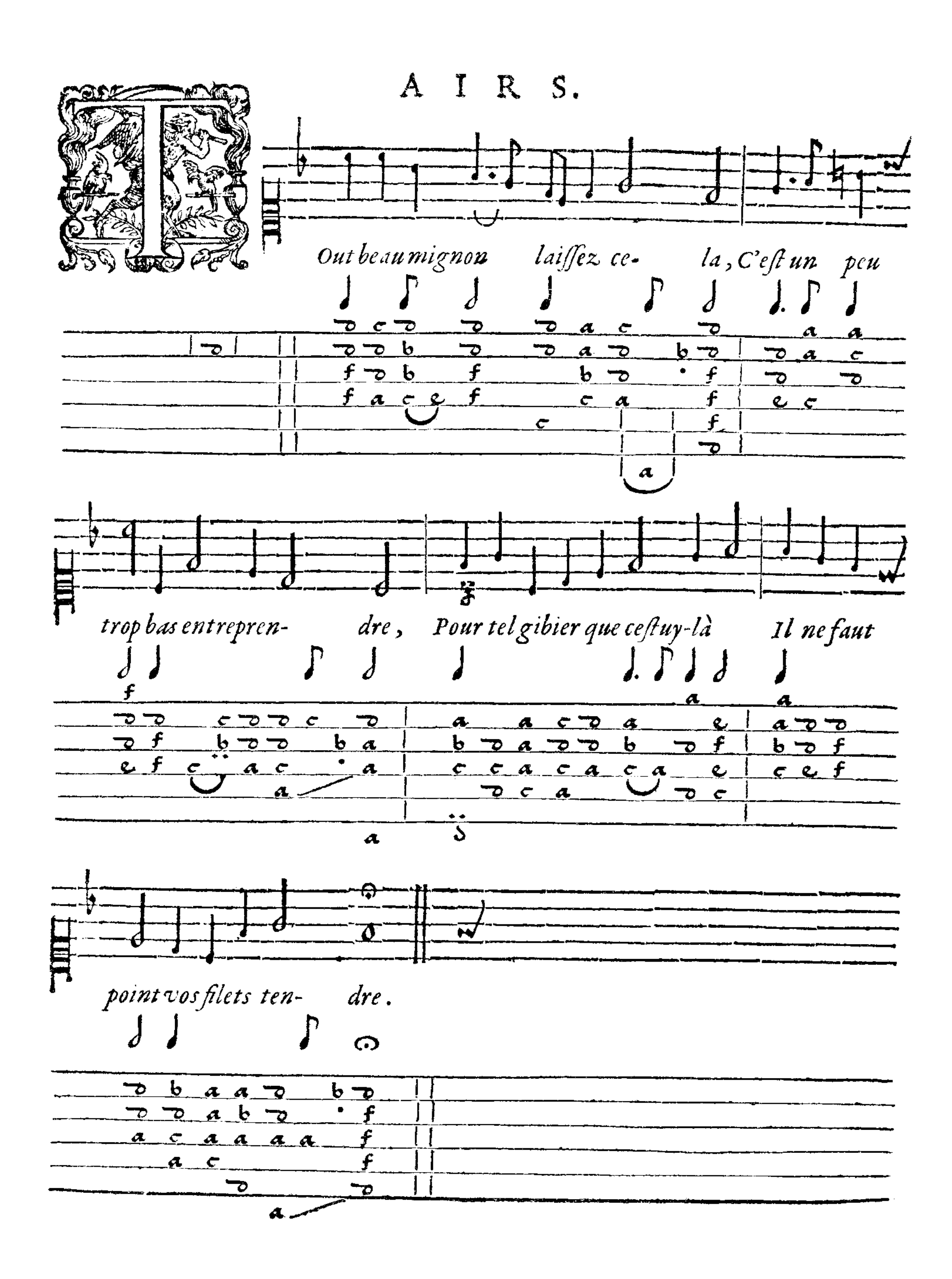
Souvenir immortel de ſi rares faveurs,
Ou ſera ceſte foy ſi conſtamment jurée?
Ou ſeront ces plaiſirs, ces joyes & douceurs,
Qui t'ont de mon amour tant de fois aſſeurée?

I'avois ſi ſainctement à ta fidelité
(Le ciel m'en eſt teſmoin) obligé ma promeſſe,
Le terme n'eſtoit pris que de l'éternité,
Et tu le veux borner au point de ma détreſſe.

I'emporteray le los dedans l'éternité,
Ie ſeray à jamais l'image veritable,
Et l'exemple parfait de ceſte loyauté
Qui n'eut, & qui jamais n'aura point de ſemblable.

Que ſi j'ay quelque place au ſecret de ton cœur,
Si tu eſcoute encor' l'accent de ma complainte,
Tu auras, je le voy, pitié de ma douleur,
Et ton ame en ſera aucunement atteinte.

Mais non, ne le fay point: il vaut mieux peu à peu
Que chaſſant de ton cœur toute ma ſouvenance,
Vivante deſormais tu eſtouffes ce feu,
Et je face en ma mort revivre ma conſtance.


AIRS.
TOut beau mignon laissez ce- la, C'est un peu
trop bas entrepren- dre, Pour tel gibier que cestuy-là Il ne faut
point vos filets ten- dre.

Vous ay-je pas dit si souvent
Que vostre poursuitte estoit vaine ?
Et que c'estoit jetter au vent
Et vostre temps & vostre peine ?

Il faudroit bien pour me piper
D'autres amorces que les vostres,
Si vous me pouvez atraper,
Vous en atraperez bien d'autres.

Tous vos propos semés en l'air
Sieent si mal en tel affaire,
Qu'il semble à vous ouir parler
Que me deffendiez de le faire.

C'est repaistre de vanité
Vostre humeur, car comme je pense,
Quand j'en aurois la volonté
Vous n'en auriez pas l'asseurance.

Tenez vous donc pour esconduit,
Car quiconque, sans point de faute,
Vous logeroit plus d'une nuit
Il auroit bien affaire d'hoste.




AIRS.
Vous deffendez que l'on vous ayme, Vous di-
ctes je ne le veux pas: Ne pronon- cez plus ce blaſpheme
Qu'avec l'arreſt de mon treſ- pas.

Ou bien faisant ceste deffence,
Empeschez aussi que l'Amour
De vos beautez prenne naissance,
Et face en mon cœur son sejour.

Ostez de vos regards ces charmes,
Ce ris, ce parler gracieux,
Ostez ces amoureuses flames
De vostre bouche & de vos yeux.

Cachez de vostre sein d'albastre
Ceste blancheur qui a pouvoir
De rendre amoureux idolatre
Quiconque à des yeux pour le voir.

Remettez mon ame en franchise
Que vous retenez en prison,
Et puis que vous l'avez surprise
Forcens mes sens & ma raison.

Mais non, vous serez toujours belle,
Et mon amour sera toujours,
L'effét d'une cause éternelle
N'est point limité par les jours.




A I R S.
B
Ien qu'un cruel mar- ti- re
Et que plus je ſou- pi- re
Me ren- de languiſſant,
Plus mon mal va croiſſant:
La cauſe en eſt ſi
bel- le, Que ſouffrant le treſpas, Cent fois pour



Tous les maux dont se treuve
Mon esprit agité,
Ne servent que de preuve
A ma fidelité,
Dont la cause.

I'ay cela d'avantage
Sur les autres amans,
Que jamais mon courage
Ne s'estonne aux tourmens.
Car la cause.

Ie ne crains leurs supplices,
Plustot je les cheris,
Et les tiens pour delices
Les souffrant pour Cloris.
Cloris qu'on void.

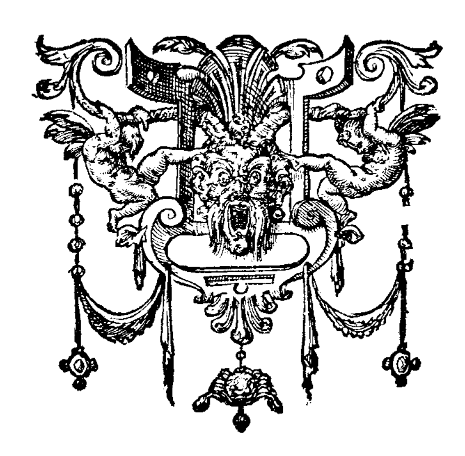



AIRS.
Elle d'ou vient ce fier des- dain Qu'ores vous
D'ou vient ce chan- gement sou- dain? Quel subjet
me fai- tes paroy- tre? Ma foy c'est par trop de
l'a peu faire nai- tre?
rigueur, Et trop de tourment pour un cœur.

Qu'est devenu ce doux accueil,
Dont la constance & l'esperance
Me consoloyent durant le dueil,
Et l'ennui d'une longue absence.
Ma foy.

En quoy puis-je avoir irrité
Vostre esprit & vostre courage?
Non je n'ay jamais merité
La froideur de vostre visage.
Ma foy.

H

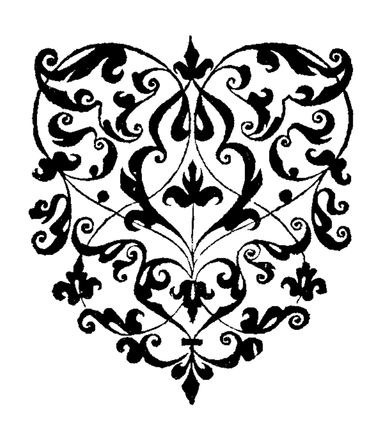



AIRS.
C'Est un jour qui n'a point de nuit, C'est un
soleil qui toujours luit Que le bel œil de ma Clorinde:
C'est un Dieu qu'on doit adorer, C'est un bien qu'on doit desi- rer



C'est une celeste beauté,
C'est un printemps, c'est un esté,
C'est une fleur toujours vermeille:
C'est un teint qui ne peut perir,
C'est un subjet qu'on doit cherir
Pour estre au monde une merveille.

En fin ce flambeau de mes yeux,
Ce jour, ce soleil gratieux,
Ce dieu, ceste fleur, ceste flamme,
Sa vertu, qu'on doit estimer,
Me la font tellement aymer
Que sans elle je suis sans ame.



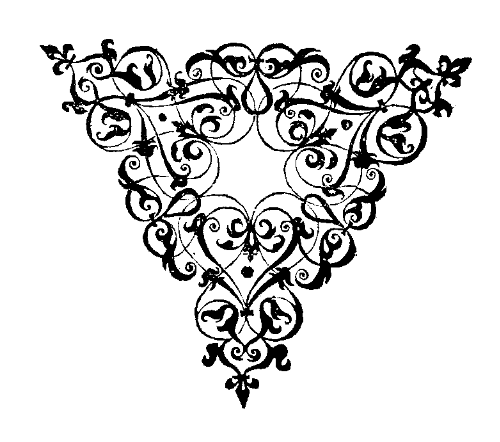
AIRS.


A
Ymer d'un desir insen- cé, Bruler d'une indiscre-
te fla- me, Fait voir qu'Amour vous a blessé La
cer- vel- le aussi bien que l'a- me.

Si l'Amour, ainsi que Rolant,
Vous r'emplit d'ardeur & de rage,
Cherchez ce chevalier volant
Qui d'insencé le rendit sage.

Ie n'ayme pas de triumpher
Apres la victoire emportée,
De ceux qui de chaisnes de fer
Tiennent leur franchise arrestée.

Ne laissez donc pas de courir
Si vous ne trouvez qui vous lie,
Car je ne vous sçaurois guarir
De l'amour & de la folie.




AIRS.
V
Ous que le bon heur r'appel- le A un ser-
va- ge antien, Mou- rés aux pieds de la belle
Qui vous dai- gne faire sien.

Glorieuse en vostre perte
Honnorez vostre vainqueur,
Qui vous à la porte ouverte
De la prison de son cœur.

Heureux venez vous donc rendre
A celle qui vous à pris,
C'est honneur de se voir prendre
A qui tient tout à mépris.

Ainsi vostre ame reprise
Finis toute liberté:
Glorieuse est l'entreprise
Qui guide à l'éternité.

Cét œil r'abaissant sa gloire
Vous à blessé de ses traits,
Affin que de sa victoire
Vous vous honnoriez apres.

Bien-heureuse servitude,
Dont le genereux effort
Peut vaincre l'ingratitude
De l'oubli & de la mort.

L'honneur d'un brave adversaire
Honnore vostre trespas,
Heureux qu'en mourant peu faire
Que son nom ne meure pas!




A I R S.
A
Mour eſt un plaiſir ſi doux, Le mal en
eſt ſi de- ſira- ble, Que je me dirois mi- ſe-
rable Si j'eſtois ex- empt de ſes coups:



Se vante qui voudra heureux
De passer sans amour sa vie,
Ie ne luy porte point d'envie,
Pour moy je veux vivre amoureux:
Et si l'on meurt un jour.

I'ayme mieux les moindres faveurs
Que je reçoy de ce que j'ayme,
Que je ne fais un diadéme
Ni d'un empire les grandeurs.
Car si l'on meurt.

Depuis que ceste passion
S'est emparée de mon ame,
Ie cheris tellement ma flame,
Que toute mon ambition,
S'il faut mourir.

Aussi la belle que je sers
Pour rendre mon ame subjecte,
Prist de l'Amour une sagette,
Et grava dans mon cœur ces vers.
S'il faut mourir.

I




AIRS.
H E- las amis que faites vous! Qui
veit jamais un tel outra- ge? O Dieux! me
deffen- dre l'usa- ge D'un E- lement commun à tous.

Tant de pleurs versez de mes yeux,
Ni tant de soupirs de ma bouche,
N'ont peut de ce peuple farouche
Rendre le cœur plus gracieux.

Villains, en rigueur triumphans,
Non touchez du mal d'une mere:
Au moins pour le respec du pere
Ayez pitié de ses enfans.

O Iupiter si l'amitié
Se loge encores dans ton ame,
Venge moy de ce peuple infame,
Peuple cruel & sans pitié.

Permets, ô grand Dieu tout puissant,
Que changeant son corps en Grenoüille,
Dedans un bourbier il se soüille
Son infortune croassant.

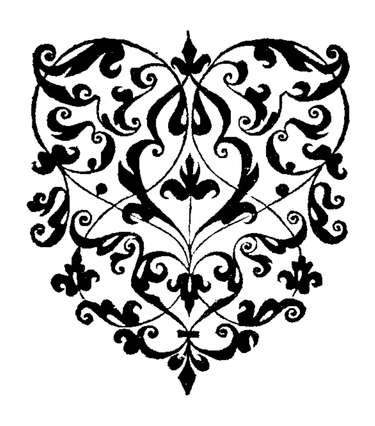



AIRS.
S
Eray- je toujours vagabon- de,
Sans trouver de retrai- te au monde Qui puis- se arrester
ma douleur? Faut il dõc que la ja- lousie, Dessus le pour-



Iupiter autheur de ma peine,
Permets au moins qu'une fontaine
Soit favorable à mes desirs :
Autrement tu verras esteinte
Celle de qui ton ame atteinte
Feist le doux feu de tes desirs.

Mais ô quelle faveur celeste!
Ie voy bien qu'encore il luy reste
Quelque souvenir d'amitié :
Le ciel touché de mon martire,
A changé l'ardeur de son ire
En un doux fleuve de pitié.



AIRS.


D
Es creux En- fers, ou jamais on ne voit
Du beau Soleil la lumiere feconde: Ces noirs Lutins ſont
venus en ce monde Preſſez du mal qui les y pourſuyvoit:



Les uns mangez d'un avide Vautour,
Les autres mis à l'entour d'une rouë,
Crioyent ſans ceſſe à Pluton qui s'en jouë,
Sortons d'ici, faites nous voir le jour?
Ainſi.

Lors que du ciel le dieu victorieux
Du feu d'Amour eſchauffa leur poictrine,
Ie veux, dit-il, que ma force divine
Montre à Pluton q̃ je ſuis dieu des dieux.
Ainſi.

Tout auſſi toſt, ces Lutins tourmentez,
D'un pied leger eſquivent par la plaine,
Vous les voyez, chacun deux à ſa chaiſne,
Qu'ils ont voüée à vos divinitez.
Ainſi.

Dames qu'Amour a fait naiſtre ici bas
Pour affliger les ames criminelles,
Si vos beautez ſont trop hautes pour elles,
Pour cette nuit logez les en vos bas.
Ainſi.


AIRS.
C
Reditu per fugi- re Crudel crudel
far mi mori- re, Ahi non si puo mori- re,
Senza dolo- re, E doler E doler non si



Perque crudel mi fuggi
E col fuggio mi struggi,
Tu sei pur il cor mio beltà infinita.
Non più tormento, nò dammi la vita.

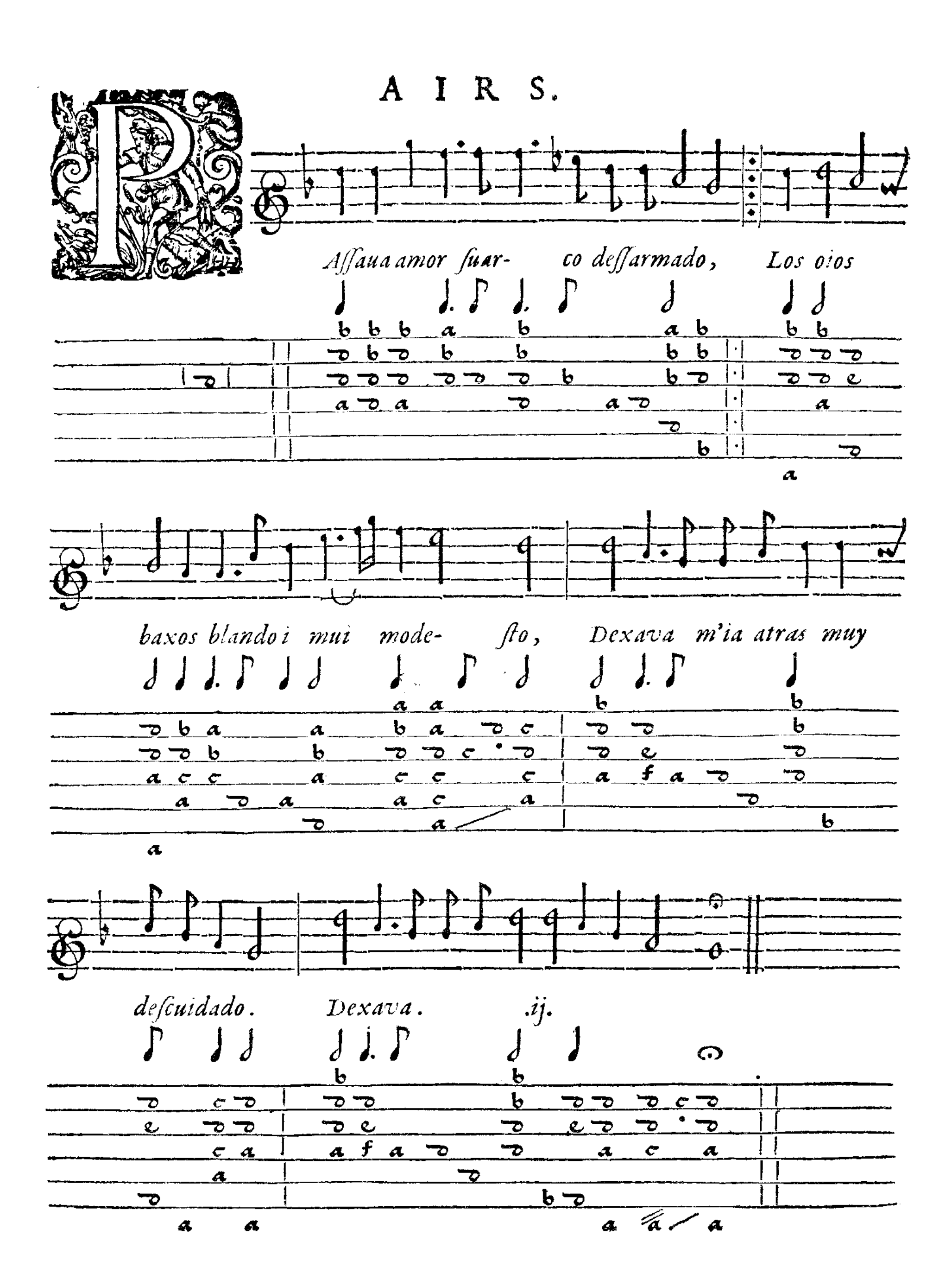
Si fuggon per le piagge
Le fiere aspre e selvagge,
E non chi ama, osserva, & vuole bene:
Non più tormẽto, ahime, trammi di pene.

Se di vedermi morto,
Brami crudel, hai torto:
Perche vivo non sono, ò mia fenice,
Non più tormento, ahime, fammi felice.

K



AIRS.



Aſſaua amor ſuar- co deſſarmado, Los oios
baxos blando i mui mode- ſto, Dexava m'ia atras muy
deſcuidado. Dexava. .ij.

Quam poco espacio pude gozar esto,
Fortuna deembidiosa dixo luego:
Teneos amor porque vays tam presto.

Boluio de presto ami el nigno ciego,
Muy enoiado enversé reprehendido
Que no ay reprehension do sta su fuego.

Ay prados, bosques, seluas, que criastes,
Tan libre coraçon como ero el mio
Porque tan grave mal no te estorvastes.



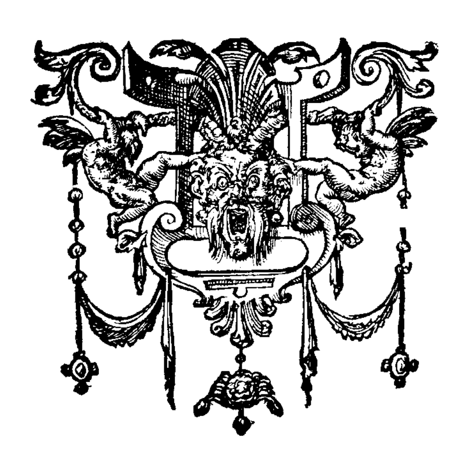

A I R S.
N
E dois-je donc plus eſperer
D'aller revoir ſon
beau viſa-
ge,
Que mon cœur ſouloit adorer,
Et dont il garde en-
cor' l'ima-
ge:
Las! qu'un grãd bien par le deſtin
Arri-
ve bien toſt à
ſa
fin.

Le temps aux amans langoureux
Qui va moissonnant toutes choses,
Fait que le bien des amoureux
Se passe ainsi que font les roses.
Las! qu'un.

O Dieux! si je devois aymer
Cette beauté qui m'emprisonne,
Pourquoy par un arrest amer
L'esloignés vous de ma personne?
Las! qu'un.

Apres avoir tant attendu,
Lors que j'ay consulté l'Oracle,
Il ma dit qu'un grand bien perdu
N'est recouvert que par miracle.
Las! qu'un.

Ainsi se plaignoit Anchenor
Pour l'absence de sa Livie,
Dont la memoire tient encor
Son ame à ses loix asservie.
Las! qu'un.




AIRS.
Anneton un jour ſe plaignoit Qu'Amour ſouvent
l'importunoit, Tout confit en pleurs & en larmes, Venant
chercher deſ- ſus ſon ſein Dequoy braver tout le deſtin, V- ne au-



Vrayment luy di-je Ianneton
Cét Archerot à bien raison,
Car vostre poyctrine est si séche,
Et les os en sont si poinctus,
Qu'il peut bien quand il n'en a plus
En faire le bout de sa fléche.

Aussi void on bien que ce dieu
A pris maintes fléche en ce lieu,
Car au lieu d'une montagnette
Qui s'élevoit si doucement,
Ce n'est plus qu'un lieu maintenant
Propre a jouer a la fossette,

Lieu desert, ou rien n'est resté
Qu'une marque d'avoir esté,
Ainsi que d'une ville en proye:
Lieu qui me fait en le voyant,
Penser encore au demeurant
Des vieilles masures de Troye.

Mais voyez quel estrange fait?
Comme tout vous vient a souhait,
Là vous avez cave secrette,
Granges, greniers & cabinets,
Et mile autres beaux lieux secrets
Pour jouer a cligne mussette.




A I R S.
M
Aintenant les vertus ſacrées Quittant leur cele-
ſte ſe- jour, Viennent offrir en ces contrées Leurs clartez cõm' un
nouveau jour. Il faut que tous vous rende hommage, Grãd Roy, Merveil-



L'équité, la foy, la clemence,
Qui sont vos divins ornemens,
Ores font gouster à la France
Mile divers contentemens.
Il faut que.

Dessous ces figures mortelles
Se presente ces deitez,
Qui font marcher au devant d'elles
Les jeux, les ris, les gayetez.
Il faut que.

Ces Muses viennent pour offrande
Vous donner le plus beau des cieux:
Et les Nimphes d'une autre bande
Leurs plaisirs plus delicieux.
Il faut que.

Recevez Monarque invinsible
Ses delices & ses esbats,
Au lieu de ce glaive terrible
Qui vous faisoit craindre au combas.
Il faut que.



AIRS.


A
Mour par les yeux d'une dame, R'emplit mõ cœur de paſ-
ſion, Et en ceſte amoureuſe flame Ie n'ay que de l'affli-
ction: Car bien que la douleur me tue, La plainte helas! m'eſt



Voyez si ma peine est cruelle,
Et si je dois rien esperer?
Ie languis estant aupres d'elle,
Et meurs m'en voyant separer.
Et toujours au mal qui me tue.

Vous mes yeux qui seuls estes cause
De ma peine & de mon tourment,
Au moins dictes luy quelque chose
Du mal que je souffre en l'aymant.
Lors qu'en la douleur.

Vous, soupirs que mon cœur eslence,
Absent & present nuit & jour,
Donnez des voix à mon silence,
Le silence parle en amour.
Lors qu'en la douleur.

Les yeux d'un amoureux langage
Revelent les affections,
Amour nous en permét l'usage
Pour descouvrir nos passions.
Lors qu'en la douleur.




AIRS.
L
Ors que Leandre amoureux, paſſant à la na- ge l'He-
leſpont, Dans le milieu des eaux preſque ſe veit ſuffo- qué:
On dit qu'en s'adreſſant à la Mer ſa priere fut ainſi,



Thetis ouit ceste voix, mais elle fut à son oraison
Envieuse du bien d'un si regretable amant,
Non non, c'est assez veu ton Hero, ce dit elle, ô Leandre,
Perds le bon heur en allant de mourir en revenant.

Ainsi Leandre abbatu des flots d'Heole & de ses courriers,
Dit oppressé des maux sont triste cœur soupirant:
Adieu Nimphe je meurs, mais la mort me seroit favorable
Si je vivois en allant pour mourir en revenant.

Desséche cét Occean, ô Iupiter esloigne ces eaux,
Qu'a jamais ce destroit porte la mort & le dueil,
Et que nul des vivans de ce lieu ne remonte son vaisseau,
Qu'il ne se perde en allant, ou se noye en revenant.




AIRS.
SI ceste malheureuse bande Se voit attaqué-
e du sort, Plus il assaut, plus elle bande Sa force contre son effort.

La fortune qui tout maistrise,
Et qui pensoit nous asservir:
En nous mettant tous en chemise
Nous rend plus propres pour servir.

Tant de disgraces inhumaines
Nous roydissent contre l'ennui,
Et n'avons artaires, ni veines
Qui ne ce bandent contre lui.

Ainsi d'une constance royde
Nous sçavons vaincre le malheur,
Et si nostre apparence est froyde,
Nos effets sont plains de chaleur.




AIRS.
P
Armi les malheurs qui m'aſſaillent, Et les en-
nuis qui me travaillent, Non je ne puis oublier l'heureux jour,
Que vous belle inhumaine, Me diſiés d'amour pleine, Ie n'avois



Destors j'estois l'œil de vostre ame,
L'amour, le desir & la flame.
Non je ne puis.

Bien que ceste mémoire augmente
L'effort du mal qui me tourmente.
Non je ne puis.

L'on me deffend en vain la veuë
De vostre bel œil qui me tuë.
Non je ne puis.

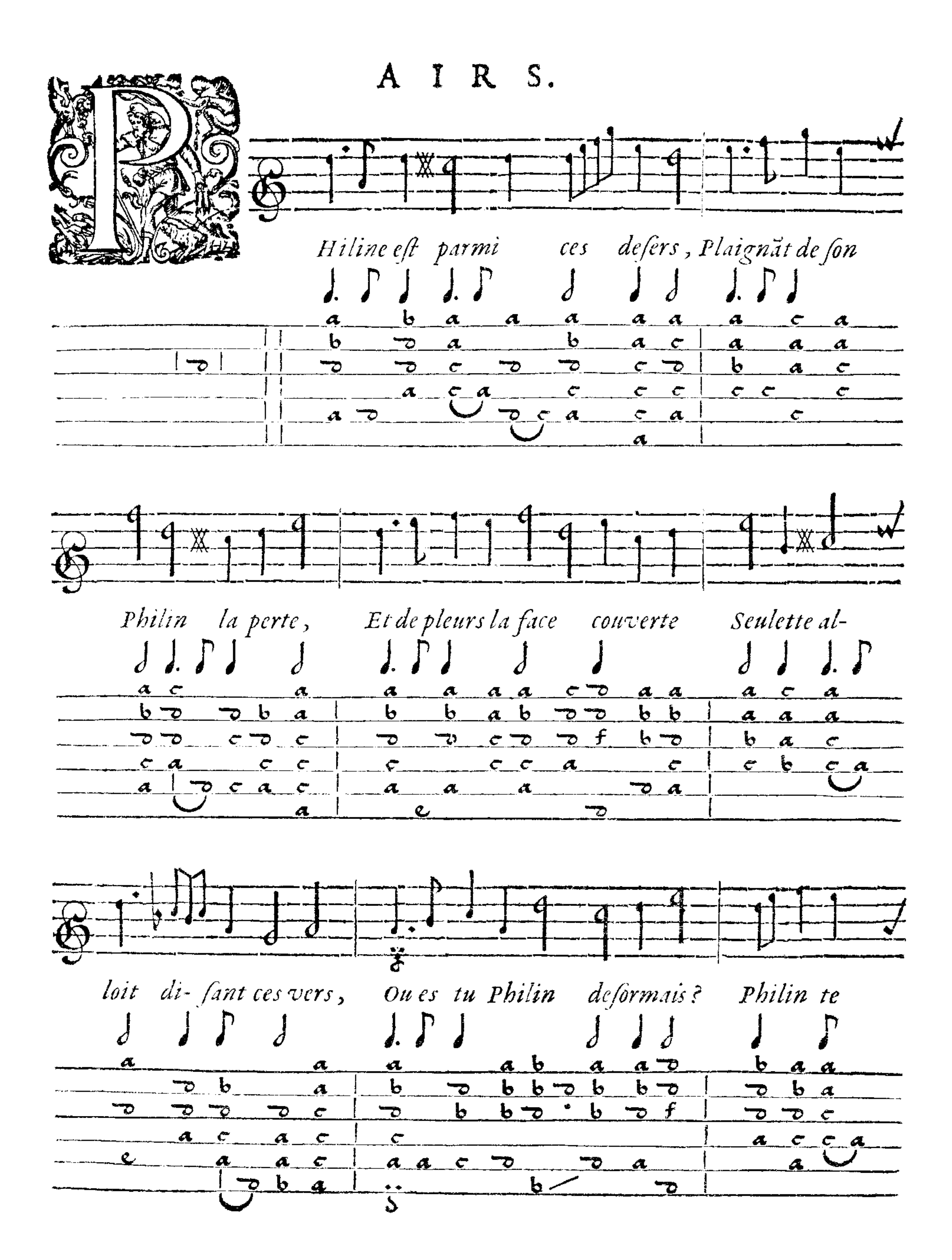
Ceste deffence trop cruelle,
Ne me rendra pas moins fidelle.
Car je ne puis.

Quand mesme vous seriez changée,
Mon ame en peut estre affligée.
Mais je ne puis.

Mon amour vit sans esperance,
Vivons encor' de souvenance:
Car je ne puis.



AIRS.



PHiline est parmi ces desers, Plaignãt de son
Philin la perte, Et de pleurs la face couverte Seulette al-
loit di- sant ces vers, Ou es tu Philin desormais? Philin te



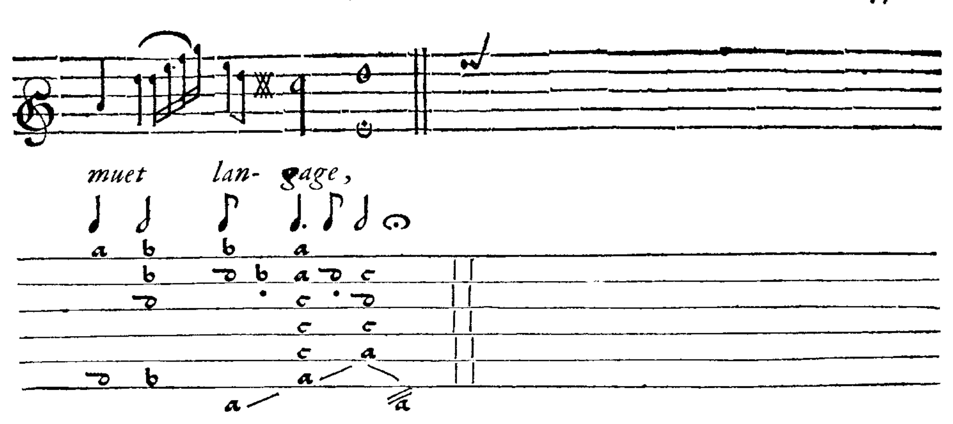
Eccho, la Nimphe de ces bois,
De son dueil ayant l'ame attainte,
Pour répondre à sa triste plainte
Luy feit entendre cette voix,
Philine ou est tu desormais ?
Philin te verra il jamais !

La belle croit que c'est Philin
Qui luy répond en cette roche,
Toute de crainte elle en approche,
Pleine d'amour disoit sans fin
Ou est-tu Philin.

Encor' cette fille de l'air
Luy dit au travers d'une nuë,
Depuis que je t'ay eu perduë
Ie n'ay eu bien qu'à demander
Philine ou est-tu desormais ?
Philin te verra il jamais !




AIRS.
I le parler & le silence Nuit à nostre heur es-
ga- lement, Parlons donc ma chere esperan- ce Du cœur & des
yeux seu- lement. Amour ce petit dieu vo- la- ge Nous aprend ce



Que le regard vole & revole,
Messager de nos passions,
Et serve au lieu de la parole
Pour dire nos intentions.
Amour.

Mais si quelque ame est offencée
De nous voir discourir des yeux,
Nous parlerons de la pensée
Comme les Anges dans les cieux.
Amour.

Ainsi par un doux artifice
Nous tromperons les courtisans,
Et nous rirons de la malice
De mile facheux mesdisans.
Qui n'en sçauront pas d'avantage
Ignorant ce muët langage.




AIRS.
IEune beauté qui ne sçait pas De quelle flame,
Ni de quel amoureux tresspas Ton bel œil fait mourir nos a- mes.
Pourquoy, coupa- ble de nos maux Ris tu de nos travaux?

Tu vois la douleur qui me point,
Et pour excuse
Tu dis que tu ne pense point
Faire le mal dont l'on t'accuse.
Tandis coupable.

Belle cause de nos langueurs
Et de nos peines,
Pense tu cacher tes rigueurs
Avec des excuses si vaines?
Et toujours cause de

Non non, homicide beauté,
Ton innocence
N'excuse point ta cruauté,
Dont Amour fera la vengeance:
T'affligeant de mesmes douleurs
Dont tu blesse nos cœurs.




A I R S.
Vand la trouppe in- sen- cée, Dont ma belle est presse-
e, Me la va r'en- fermant: Ie dis en mapen- sée,
Les vœux & les desirs, sont les yeux d'un a- mant.

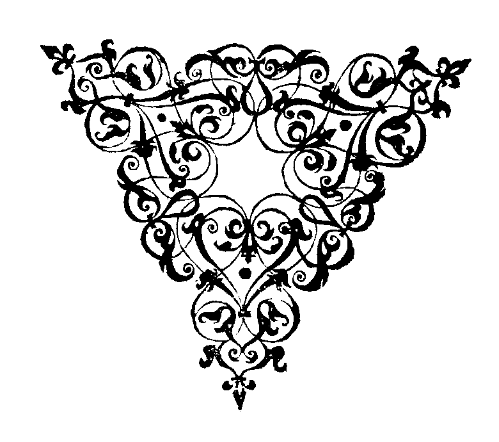
Qu'un facheux me la vole,
Qu'on m'oste sa parole
De mon cœur l'alimant :
I'ay, ce qui me consôle,
Les vœux.

En vain quelque barbare,
D'une amitié si rare
Parle indiscrettement :
En vain l'on nous separe.
Les vœux.

Quoy que l'on la poursuyve,
Ie sçay que sa foy vive
Se maintient constamment :
Si mes yeux d'elle on prive,
Les vœux.

Par ainsi de ma belle,
Le cœur ferme & fidelle
Au mien se transformant :
Vaynement les martelle,
Et fait que les desirs sõt les yeux d'ũ amãt.

N





QV'Aminte fut heureux Dōt la mort fein- te,

Sçeut d'un trait amoureux Dōner attein- te Au cœur où la

pitié sembloit estein- te.

Alors qu'il ſoupiroit
Preſque ſans vie,
Et que ſon cœur mouroit
Pour ſa Silvie,
Son amour de malheur eſtoit ſuyvie.

Son amour, ſes douleurs,
Ses cris, ſes peines:
Ses ſoupirs & ſes pleurs,
Sa foy certaine,
Ne ſceurẽt onc flechir ceſte inhumaine.

Mais ſa mort feinte un jour,
Mort ſalutaire:
Faiſant ce que l'Amour
N'avoit peu faire,
Bleſſa d'un trait d'amour ſon adverſaire.

Que n'eſt helas mon ſort
Au ſien ſemblable!
Pourquoy rend il ma mort
Plus veritable?
Et vous, belle toujours, moins pitoyable?



AIRS.

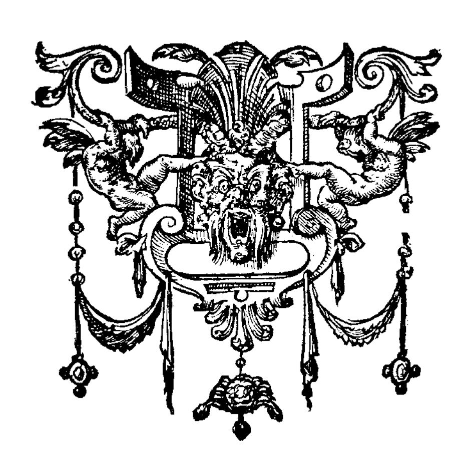

Vis que vostre ame inconstante Ne se plaist qu'au chãgement,
Qu'on ne vous peut voir contente, Que quãd voꝰ changez d'amant, Ie vous dis
desormais Vn adieu pour jamais.

Il ne faut pour vous esprendre
Sinon que vous regarder,
Tant vous este aysée à prendre,
Et dificile à garder.
Ie vous dis.

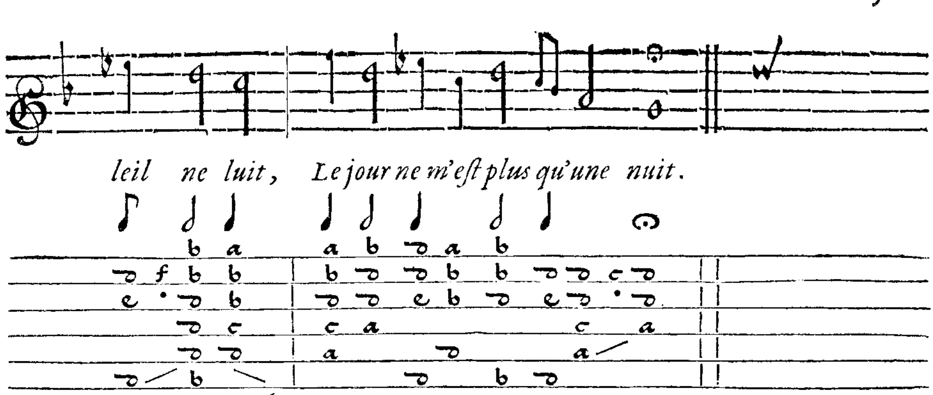
Vous estant mon ame aquise,
Ie vous pensois toute à moy:
Vous voyant d'une autre esprise
Fay-je pas ce que je doy?
Vous disant.

Ie serois bien sans courage
De vous porter de l'amour,
Vous cognoissant si volage
Que vous n'aymez bien qu'un jour.
Disons nous.

Adieu donc folle maistresse
Qui m'avez tant arresté,
Vous me quittez, je vous laysse,
Chacun vive en liberté.
Disons nous.




AIRS.
V luis tu ſoleil de mon a- me? Ou luis-tu
flambeau de mes yeux? Oubliras- tu toujours les cieux, Et
au ſein de Thetis ta flame: Or' que mon beau ſo-



Sortez donc mon phœbus de l'onde,
Et nous redonnez un beau jour :
Sans vous ma vie & mon amour
Ne peut voir, ni vivre en ce monde.
Or que mon.

C'est donc vous agreable veue
Qui me fait semblable au souci ?
Quand je vous voy je voys aussi,
Absent, vostre absence me tue.
Or que mon.

Qui est celuy-la qui n'espere
De voir quand le Soleil nous luit ?
Que moy qui demeure en la nuit
Absent du beau jour qui m'esclaire.
Or que mon.

Revenez donc lumiere saincte,
Vostre œil me promét un esté,
Sans vous je me sens tourmenté
D'un hiver d'ennuis & de crainte.
Or que mon.




A I R S.
SEigneur, d'une oreille pre- ſte Reçoy mon humble re-
queſ- te, Puis qu'elle s'adreſ- ſe à toy: Ne rejet- te point
arriére La clameur de ma prie- re, Toy, mon



Car c'est toy seul que je prie,
Vers toy seulement je crie,
De grand matin tu m'entens:
Soudain que l'Aurore est née
Vers toy ma face est tournée
Et secours de toy j'attens.

Tu n'est point Dieu d'injustice
Qui te plaise au malefice:
Les méchans n'habiteront
Pres de toy, deuant ta face
Les forfaicteurs n'auront place,
Et point n'i subsisteront.

Tu as en hayne mortelle
Les menteurs plains de cautelle,
Dont les cœurs te sont cognus:
Et les hommes sanguinaires,
Deuant tes yeux debonnaires,
Ne sont pas les bien-venus.

Mais moy qui bien me recorde
De ta grand' misericorde,
Dans ton temple j'entreray:
Là je te feray ma plainte,
Et en reuerence & crainte
Ton sainct non j'adoreray.

Seigneur, vueilles me conduire,
Si que ne me puissent nuire
Ceux qui me vont épiant:
Guide mes pas en ta voye,
Et toujours ton œil me voye
Que je n'aille fouruoyant.

Car leurs bouches ne sont playnes
Que de médisances vaynes,
Leur cœur est feint & couuert,
Leurs langues sont flateresses
Et leurs gorges menteresses
Semblent vn sepulchre ouuert,


A I R S.
Ei- gneur, helas! ne repren mon of-
fence En ton feu ve- hement:
Corri- ge moy par vn doux chasti-



Car les grands maux dont mon ame est
coupable,
Vont mon chef surpassant:
Et tout à coup cõme vn fardeau pressant,
Chargẽt mon dos d'ũ poids insuportable.
L'ardeur cuisante en mes reins allumée
Les poinds d'elancemens:
Rien n'est en moy qui soit franc de
tourmens,
Lieu n'est entier sur ma chair entamée.
Tout mon desir s'ouure deuant ta face,
Seigneur & les regrets
De ce cœur mien ne te sont point secrets:
Tu sçais ma plainte auant que je la face.
Amis, voysins, d'vne ame épouuantée
Me regardent de loin:
Mes plus prochains me laissent au be-
soin,
De toutes pars ma vie est aguettée.
Mais comme vn sourd que l'air frape ne
touche,
Ie ne leur respons point:
Ie suis muét quãd leur lãngue me poind,
Toute replique est tarie en ma bouche.


AIRS.
Q
V and le flambeau du monde Quitte l'autre
Et ſort du ſein de l'onde Pour allumer
ſejour,
le jour,
Preſſé de la douleur qui trouble mon repos,
Deuers luy je m'adreſſe, & luy tiens ces propos.

Bel aſtre fauorable
Qui luis égallement,
A chacun ſecourable
Fors à moy ſeulement :
Aſtre qui fait tout voir, & qui void tout
(auſsi,
Vis-tu jamais mortel ſi comblé de ſouci ?

Depuis que ta lumiere
Vient redonner aux Cieux
Ta clarté coutumiere
Si delectable aux yeux,
Iuſqu'au ſoir qu'elle va dans les eaux ſe
(perdant,
Mon ſoleil luit toujours au point de l'Oc-
(cidant.

Et puis quand la nuit ſombre
Vient au lieu du Soleil,
Et cache ſous ſon ombre
L'orreur & le ſommeil :
Ioygnant les mains enſemble, & leuant
(les deux yeux,
I'adreſſe ma parole aux eſtoilles des cieux.

Aſtres pleins d'influence
Aux mortels gracieux,
Qui guidés le ſilence
Et le ſomme ocieux :
Et r'amenés la nuit, dont la brune couleur
Me ſemble conſpirer auecques ma dou-
(leur.

Vne nuit éternelle
Pleine de ſoin diuers,
M'esblouit la prunelle,
Et tient mes yeux couuers,
Ma lumiere affoiblit, & mon ame def-
(faut,
L'eſperance me laiſſe & la douleur m'aſ-
(ſaut.

Mais celuy dont la grace
S'éloigne de mon chef,
Fera luire ſa face
Deſſus moy de rechef.
Allons je reçeuray ma premiere clarté,
Changeant mes yeux d'Hyuer aux plus
(beaux jours d'Eſté.




AIRS.
Q
Ve te ſert il enfant volage D'atten- ter
La gloire d'vn plus beau ſeruage Tient mon cœur
à ma liberté?
ſi fort arreſté,
Qu'il ne ſçauroit plus eſtre épris Des feux de
l'enfant de Cipris.

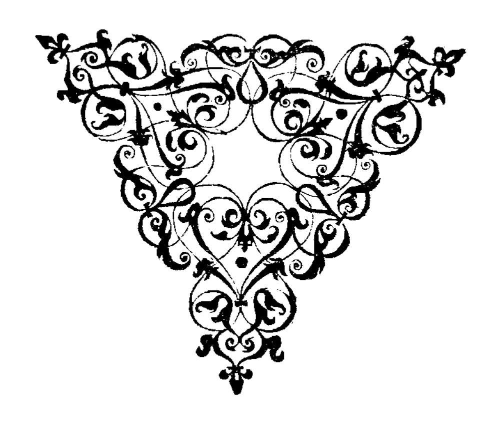
Cesse enfant tes poursuites vaines,
Car de penser m'assujettir
Tu perds & ton temps & tes peines,
Le ciel ne sçauroit consentir
Que mon cœur soit jamais épris
Des feux de l'enfant de Cipris.

Ie ne redoute point tes forces
Enfant qui me veut deçeuoir,
Ni toy, ni tes feintes amorces
N'auront jamais sur moy pouuoir:
Car mon cœur ne peut estre épris
Des feux de l'enfant de Cipris

Des ennuis tu fais tes delices,
Tes plaisirs ce sont des malheurs,
Tes plus frequentes exercices
Ce sont les soupirs & les pleurs
De ceux qui se trouuent épris
De ton feu, tourment des esprits.

Toy donc qui t'abreuue des larmes
De ceux qui viuent sous ta loy,
Garde pour quelqu'autre tes armes
Qui soit plus constante que moy:
Car mon cœur ne peut estre épris
De ton feu, tourment des espris.

Bref tes effets sont des feintises
Qui trompent les jeunes desirs,
Et tes plus douces mignardises
N'engendrent que des desplaisirs
Aux cœurs qui se trouuent épris
De ton feu, tourment des espris.



A I R S.


Q
Vand l'infidelle vſoit enuers moy de ſes charmes,
Son traitre cœur m'alloit de ſoupirs émou- uant,
Sa bouche, ſes ſermens, & ſes deux yeux de larmes : Mais en fin ce n'e-



Elle juroit ſes yeux, lumieres parjurées,
Et ſes yeux conſentoyent à l'infidelité,
Que nos amours ſeroyent à jamais aſſeurées,
Mes ſes yeux prophanés n'ont pas dit verité.
Ses yeux qui nourriſſoyent tant d'art en leurs prunelles,
S'ils ne m'euſſent deçeu l'on s'en fut ébahi:
Ses yeux qui n'eſtoyent ſiens que pour eſtre infidelles,
Il y alloit du leur s'ils ne m'euſſent trahi.
Ie devois ſouhaiter, afin de ne me plaindre
Qu'ils n'euſſent peu s'ayder ſinon de la rigueur:
Infidelle, ô beaux yeux! qui ſçavés ſi bien feindre,
Changeras-tu point d'yeux auſſi bien que de cœur?
Elle juroit ſes yeux qu'elle s'eſtoit rangée
A ne vouloir changer d'humeur aucunement,
Et ſi ne mentoit pas, bien qu'elle ſoit changée,
Car ſon humeur eſtoit le meſme changement.
Elle juroit ſes yeux, qui pour feindre des peines
Arrouſoyent ſon beau ſein de leur humidité:
Ie penſois que ſes yeux fuſſent vives fontaines,
Et qu'elle eut dedans l'ame vn roc de fermeté.
Mais je me trompois bien de penſer cela d'elle,
Et ne cognoiſſois pas ſes traits malicieux,
Ce n'eſtoit que du vent enclos en ſa cervelle,
Qui ſe tournoit en pluye & ſortoit par ſes yeux.

A I R S.



D
Ouces fleurettes pal- lissantes, De- solé- es
& lan- guissantes, Ou est mainte- nant vostre honneur?
Et tant de beau- tez naturelles, Qui en mile façons nou-



Ou sont les attrais, les amorces,
Les graces, & les douces forces
Des regards gracieux & doux
De nostre divine maistresse,
Qui nous r'emplissoyent de liesse
Lors qu'ils reluysoyent dessus nous.

Helas! la clarté coustumiere
De ceste plaisante lumiere,
Et de ce soleil radieux:
Qui vist loin de nous absentée,
Avecques elle a emportée
La joye & plaisir de nos yeux.

De nos yeux, qui sur nos visages
Versent des larmes sans orages,
Pour pleurer nos tristes malheurs:
N'ayant helas! en ceste absence,
Autre confort que l'abondance
De nos sanglots & de nos pleurs.

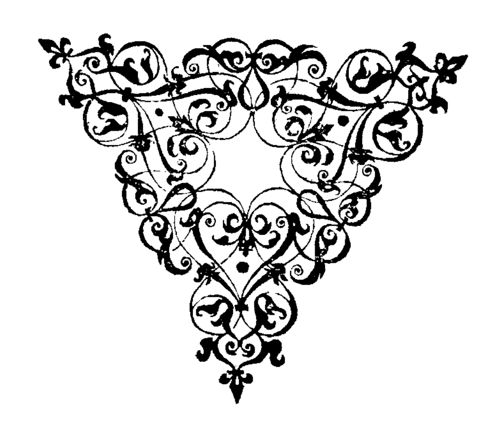
Encor' si de sa belle face,
De ses douceurs & de sa grace,
Il nous demeuroit quelque trait:
En nostre si facheux malaise,
Nous aurions pour le moins cét aise
De voir quelquefois ce pourtrait.

Mais elle nous est toute ostée,
Et rien d'elle ici n'est restée
Que la memoire de son nom:
Et un monde infini de plaintes,
De soucis, regrets & complaintes
Tesmoins de nostre passion.


AIRS.
Maintenãt les dieux ont quitté les cieux pour suivre la beauté
té : Beauté qui fait bien voir Que son pouvoir S'estend sur la di-
vini- té.

Les amours, les ris, les atrais ne ſont plus au Ciel qu'en portraits :
Auſſi la verité
De ſa beauté,
Montre ici bas ſes plus beaux traits.

Prefferant au Ciel ceſte cour elle i vient faire ſon ſejour,
Pouvant bien ſe vanter
Que Iupiter
Bruſle & meurt pour elle d'Amour.



A I R S.


Ve me ſervoit de me reſoudre A n'aller jamais
Si mon cœur fut reduit en poudre D'un trait de vos yeux
rien ay- mant:
ſeule- ment,
Et ſi je n'ay peu contre Amour Garder mon ſerment
plus d'un jour.

La mort esteignant la lumiere
Du bel œil qui vif detenoit
Mon ame en ses rays prisonniere,
Et mon cœur d'amour allumoit:
I'asseurois que jamais l'Amour
Plus dans moy ne feroit sejour.

Ie jurois, & je fus parjure,
Qu'Amour autre-fois mon vainqueur,
Iamais de sa douce pointure
Ne feroit de bresche à mon cœur:
Mais quoy? on ne peut contre Amour
Carder son serment plus d'un jour.

Ie mesprisois dedans mon ame
Ses feux, ses traits, & sa prison,
Et pensois bien contre sa flame,
Pouvoir deffendre ma raison.
Mais quoy? on ne peut contre Amour,
Garder son serment plus d'un jour.

Cét enfant voyant mon courage
Desdaigner sa captivité,
Me feit bien changer de langage
Aux despens de ma liberté,
Non non, on ne peut contre Amour
Garder son serment plus d'un jour.

Car il joygnit à sa puissance,
Pour me vaincre plus aysément,
Vos vertus, & ma cognoissance,
Vostre esprit, & mon jugement.
Non non, on ne peut contre Amour
Garder son serment plus d'un jour.

Lors mes yeux vous voyant si belle,
Iugerent soudain le trespas
Estre une peine moins cruelle
Que vivre & ne vous aymer pas:
Et que vivre sans vostre amour
C'est haïr la vie & le jour.

Puis cil & celle dont la vie
Rendoyent jadis nos jours heureux,
Qui la bas se font compagnie
En mémoire encor' de nous deux:
S'offenceroyent si un seul jour
I'estois, belle, sans vostre amour.

Bref vous seule avez eu la gloire
D'assujettir mes volontez,
Le laurier de ceste victoire
Amour le doit à vos beautez.
Et mourrois mile fois le jour,
Si je vivois sans vostre amour.




AIRS.
Vel fruit es- pe- re tu de ta changeante humeur ?
Dé- loyalle & cruelle ? L'on n'euſt jamais d'honneur
D'e- ſtre in- fi- del- le.

Tu t'en repentiras d'avoir fait un tel chois,
Souvienne toy de dire
Tel choiſit quelque fois,
Qui prend le pire.

Pour le moins j'ay du bien de ta meſchanceté
Car ores je ſuis ſage,
Et j'eſtois éventé,
Fol, plain de rage.

C'eſt donc toy fol eſprit, & ton cœur deſloyal
Qui m'ont donné remede:
Voyez comme d'un mal
Vn bien ſuccede.

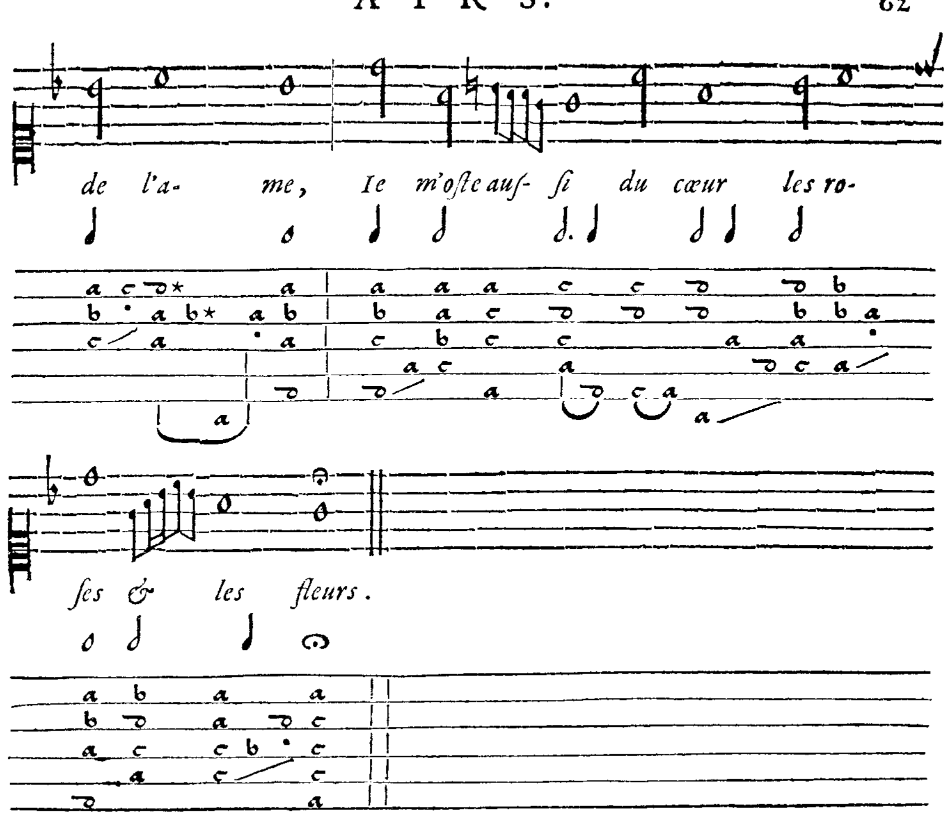
I'ay regret ſeulement du temps que j'ay perdu
O Lune mon martire,
Tu m'as trop morfondu,
Ie me retire,





AIRS.


P
Vis qu'il faut de- sor- mais que j'estei-
gne ma flamme, Seul & cru- el re- mede a- vec
l'eau de mes pleurs: Et que pour m'arracher les é- pines



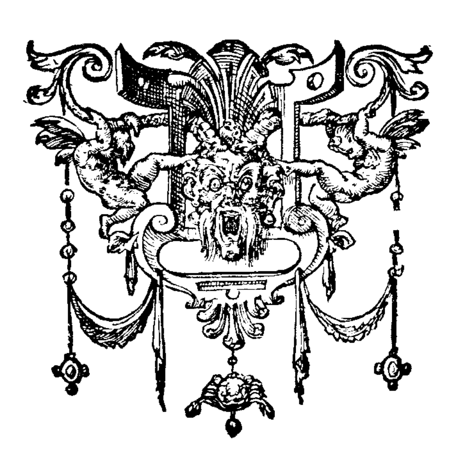
Sortez de mon esprit pensers plains de delices,
Cher & doux entretient dont l'estat est changé,
Qu'un injuste mespris convertit en supplices
Ie vous ouvre la porte & vous donne congé.

Avec vos mots flateurs & vos feintes idoles
De constance & de foy, deitez sans pouvoir,
Dont le son déguisoit si souvent ses paroles,
Quel Amant n'eust esté facile à decevoir?


AIRS.
TIrsis autrefois le delice De mes yeux dont tu fus
vainqueur, Main- tenant plus trompeur qu'Vli- ce, Fuyant tu de-
viens leur sup- plice, Et l'homi- ci- de de mon cœur.

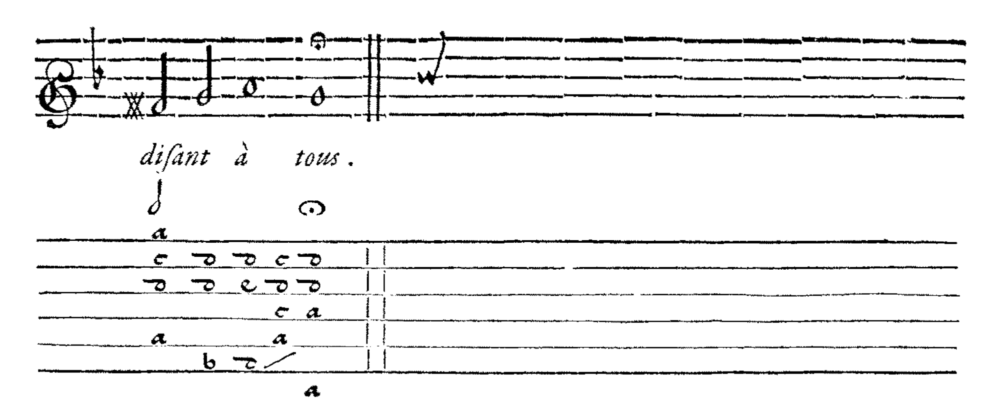
Puis qu'en t'esloignant tu me prive
De mon plus cher contentement,
Escoute au moins la vois plaintive
De ta Cloris qui n'est plus vive
Qu'au souvenir de son tourment!

Beau Tirsis, si ton ame attainte
Fut jamais des traits de l'Amour,
Mets fin desormais a ma plainte,
Et d'une promesse non feinte
Asseure moy d'un pront retour.



AIRS.


S'Il est loysible de se plaindre, Ennemis
de mon bien, pourquoy m'engardés vous? I'ayme autãt mourir
que de feindre La douleur qui m'al- le- ge en le



Il trouve du tout impossible
Qu'on puisse sous des risées, les l'armes desguiser:
Et croy celuy fort peu sensible
Qui peut de ses desirs ses forces maistriser.

N'esperez rien à mon n'aufrage
Vous qui me voullez prendre en m'offrant d'autres vœux:
Ie suis a l'abri de l'orage
Estant sourde pour vous & aveugle pour eux.

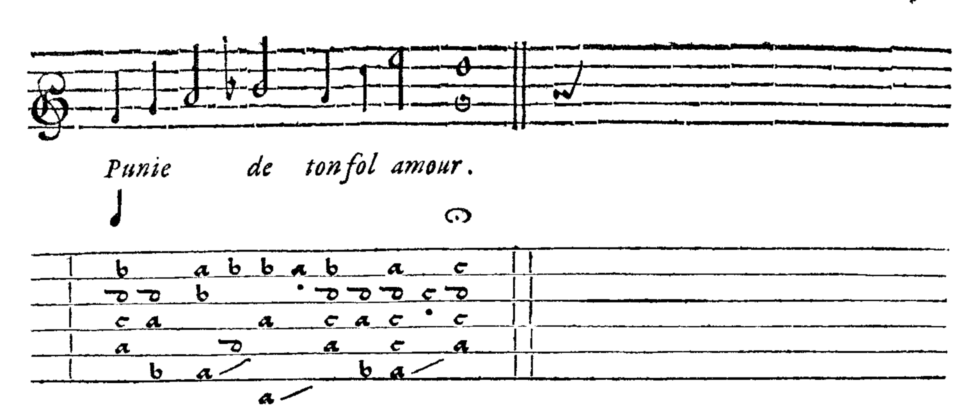
Ce portait en qui je contemple
Et les ennuis presens & les plaisirs passez:
C'est le sainct choysi pour mon temple,
Et le roc contre qui vos traits son annoncez.

Si vous riez de mon silence,
Ie ris en mesme temps de mes facheux discours:
Et si j'ayme sans esperance,
Vn mesme desespoir maistre de vos amours.

En presque pareille aventure
Le ciel voit employer nostre temps vainement,
Moy je n'ayme qu'une peinture,
Et m'aymant, vous aymez du marbre seulement.

AIRS.


De quelle ingrate récom- pen- ſe Payes tu ma
fide- li- té, Ingra- te & per- fide beauté, Tu foules
aux pieds ma conſtance: Mais je te ver- ray quelque jour



Celuy qui retient en ſervage
Ton cœur, qui devroit eſtre mien,
Ne jouiroit pas de ce bien
Si ton amour n'eſtoit volage.
Mais.

Ne m'as tu pas la foy jurée?
Et je croyois ton faux ſerment,
Que tu m'aymois vniquement,
Toutesfois tu t'es parjurée.
Mais.

Celuy qui poſſede ton ame
Au prejudice de ta foy,
Bien toſt me vengera de toy,
En changeant d'amour & de dame:
Cela t'aviendra quelque jour,
Pour punir ton volage amour.

Lors tes yeux qui sõt plains de charmes,
De traits, d'amour, & de douceur,
Seront cauſe de ta douleur,
Changés en fontaines de larmes.
Puis je te verray.

Quand tu ſentiras en toy-meſme
La rigueur de ton changement,
Tu jugeras en ton tourment
Combien ma douleur eſt extréme.
Cela t'aviendra.

Mais las! d'un ſupplice ſemblable
Le Ciel nous punira tous deux:
Moy pour le bien que je te veux,
Toy pour avoir eſté muable.
Cela t'aviendra quelque jour,
Pour punir ton volage amour.

AIRS.


Sprits qui sou- pi- rés tant d'amoureuses
plain- tes, Qui me nommés cru- el- le & cruels vos
malheurs: Toutes vos pas- si- ons verita- bles ou feintes,



Vous parlés aux rochers, vous peignés dessus l'onde,
Vous embrassés les vents trompeurs de vos desirs:
L'on ne verra jamais d'une flame seconde
R'allumer ma jeunesse au feu de vos soupirs.

Si je fus quelque-fois du trait d'Amour attainte,
La fléche en fut si belle & l'archer si parfait,
Qu'aussi tost que la Parque en eut la cause esteinte,
Ie feis priere aux Dieux d'en esteindre l'effét.

Nos desirs enlassés dans un mesme cordage,
Nos plaisirs allumés d'un celeste flambeau:
Et nos chastes amours ne feirent qu'un voyage
R'enfermés par la mort dans un mesme tombeau.

De la mort de mon bien nasquit vostre esperance
Mais tel naistre pour elle est un mourir pour vous,
Car je ne puis aymer nul espoir qui s'avance
De la perte d'un bien dont l'heur me fut si doux.

Ne parlons plus d'Amour, je n'en suis pas capable,
I'ay perdu le desir propre à le recevoir:
Il a suivi l'objet qui seul m'estoit aymable,
Et quand il reviendroit je ne le voudrois voir.


AIRS
O
Beau Laurier, que n'ay-je comme vous D'un ar-
bre dur l'incenſible raci- ne, Pour ne re- ſen- tir
plus les coups, Dont Amour bleſ- ſe ma poytri- ne.

Vne Daphné se cacha bien un jour,
Fuyant Phœbus soubz son escorce tendre:
Moy je ne puis fuir l'Amour,
Ni m'en cacher, ni m'en deffendre.

On dit Laurier, que le foudre envoyé
Par Iupiter jamais ne vous offence,
Mais mon cœur est tout foudroyé
De flammes qu'un bel œil eslence.

De vostre chef l'immuable printems
Malgré l'Hyver incessamment verdoye:
Moy je ne verdis en nul tems,
Ni pour l'espoir ni pour la joye.

Heureux Laurier, quant le feu vous attaint,
En vous plaignant vostré fueille craquette,
Et moy brulant je suis contraint,
De tenir mon amour secrette.




A I R S.
C
Esse tes pleurs belle V- rani- e, Ne vas plus
trou- blant tes espris De tant de sou- pirs & de
cris, Qui rendroyēt ta beauté terni- e: Beauté qui comme un



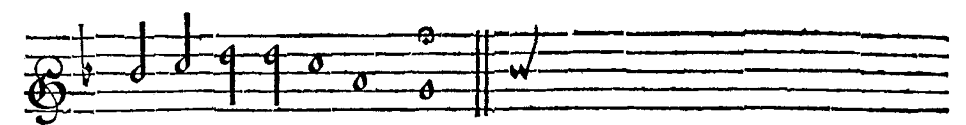
Außi bien tes cris & tes plaintes
Qui peuvent le Ciel eſmouvoir,
La mort n'a point d'yeux pour les voir
Veu que certaine en ſes atteintes,
Et qu'elle deſſace en effét
Tout ce que la nature a fait.

Elle a bien peu m'oſtant la vie
Eſteindre mon œil & mon jour,
Mais non pas cét extréme amour
Naiſſant des beaux yeux d'Vranie:
Leur feu dont mon cœur fut attaint
Ne peut par la mort eſt eſteint.



AIRS.


Ourquoy le Ciel à mon malheur Me rend
il si constante, Et que celuy qui tient mon cœur A l'a-
me si changeante: Que ne puis-je changer d'amant



Sera il dit qu'il ayt pouvoir
De changer à toute heure,
Et moy qui pour luy bien vouloir
Ie soupire & je pleure:
Las! cruel pourras tu bien voir
Que pour t'aymer je meure?

Ie penserois l'ayant quitté
Avoir fait une offence,
Bien que son infidelité
A changer me dispence:
Dieux voyez de ma fermeté
L'ingrate recompence!

Ma beauté, mes ardans desirs
Pour luy n'ont plus de charmes,
Et pour venger mes desplaisirs,
Ie n'ay point d'autres armes
Que mes plaintes & mes soupirs,
Mes regrets & mes larmes.

Dieux permettez moy d'esperer
Qu'un jour la cognoissance,
De mon mal le puisse atirer
A quelque repentance,
Pour le voir plaindre & soupirer
Ma peine est son offence.




AIRS.
L est vray je vous ay quitté Cognoissãt vostre hu-
Vous avez trop de va- nité, Pour arrester vo-
meur vola- ge,
stre coura- ge
Aux loyx d'un si fi- del- le amour, Vous qui
n'aymez jamais qu'un jour.

Penſez vous arreſter ma foy
Apres l'avoir tant meſpriſée?
Et en aymer d'autre que moy
A qui je ſerve de riſée?
Non non, je deteſte l'amour
Qui change ainſi de jour en jour.

Quand on vous adreſſe des vœux
Vous les recevés ſans contrainte,
Et rompez ayſément les nœux
Que vous nouez avecques feinte:
Ainſi negligeant voſtre amour,
Vous le changez de jour en jour.

N'accuſez plus mon changement,
Le ſubjet n'eſt pas aſſez ample:
Et puis je l'ay fait ſagement
En l'ayant fait à voſtre exemple:
Changeant à toute heure d'amour,
Il ne vous faut aymer qu'un jour.




AIRS.
LIeux de moy tant aymez, si doux à ma naif-
sance, Rochers qui des saisons dedaignez l'incon- stan- ce,
Francs de tout changement: Ef- froyables desers, & vous



Ie ne suis plus celuy, dont la grace & la veüe
Rendoit ceste contrée en tout temps si pourveüe
D'amour & de plaisirs,
Qui donnoit à ces eaux un si plaisant murmure,
Tant d'émail à ces prez, aux bois tant de verdure,
Aux cœurs tant de desirs:
Ma fortune amiable a tourné son visage,
Mon air calme & serain n'est plus rien qu'un orage
D'ennuis & de malheurs.
Mes jours les plus luisans sont changez en tenebres,
Et mes champs de victoire en complaintes funebres
Mes plaisirs en douleurs.

AIRS.



P
Vis que la trouppe immortelle Des plus grands dieux,
Pour une beauté mortelle Quittent les Cieux:
Mercure & Apollon points d'un mesme souci Viennent aussi.

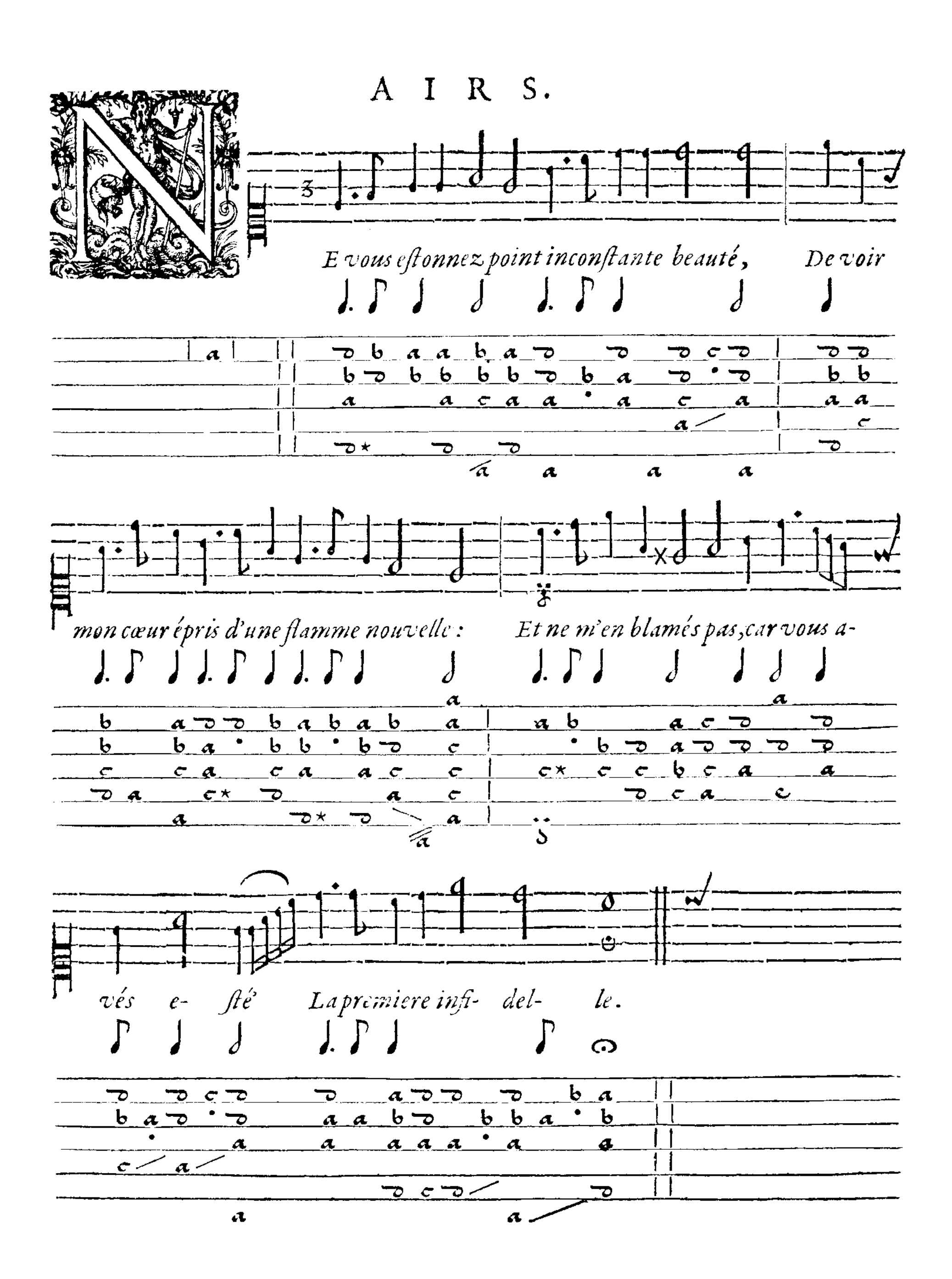
Qu'un autre face la charge
D'ambassadeur,
Car Mercure sans descharge,
Et sa grandeur
Ne servira jamais en ceste qualité,
Que la beauté.

Qu'un autre face la ronde,
Car le Soleil
N'a plus de lumiere au monde
Que par son œil:
Et ne peut plus captif, pour le tout triompher
Que l'eschauffer.




AIRS.
S
E- roit il bien poßible? ô Dieux qu'ay-je en- tendu !
Celle à qui les destins & mes yeux m'ôt rendu, Qui vivoit tou-
te en moy, dôt j'estois la pensée, Nostre amour a faussé- e.

O Foy! Foy dont le nom est si grand en vertu,
S'il est vray que tu sois, où te retires-tu?
Ah tu m'as abusé! j'esprouve à mon dommage
Que tu n'es que langage.
Il n'i a dans les cœurs ni Foy ni Verité:
Il n'i a point de Dieux, c'est un conte inventé,
Et ne se trouve au ciel ni raison ni justice
Pour l'humaine malice.
Si les Dieux estoyent vrais qu'elle a tant invoquez,
Ils ne souffriroyent pas d'avoir esté mocquez,
Et qu'ainsi de leur nom elle se fust servie
Pour abuser ma vie.
Seuls les Dieux reclamez ne m'ont pas abusé,
Il a fallu s'ayder de maint geste embrasé:
Les pleurs y ont eu part, les soupirs & les plaintes,
Et les œillades feintes.
Avec tant d'ennemis qui n'eust esté domté?
Mais, ô le beau Laurier qu'elle aura merité,
Ayant sçeu deçevoir un amoureux fidelle
Qui ne croyoit qu'en elle!
Il n'estoit grand besoin de s'en travailler tant,
Vn seul trait de ses yeux tous mes sens enchantant
Ne suffisoit que trop pour me forcer à croire
Que la neige estoit noire.
Celuy qui maintenant s'en pense estre adoré,
Comment de son amour peut il vivre asseuré,
Puis qu'on ne peut trouver d'assez ferme cordage
Pour une ame volage?
S'il se fie aux sermens, les sermens m'ont deceu:
S'il croit à ses regars, d'eux mon mal est issu:
S'il voit pleurer ses yeux, en nos amours premieres
Ils versoyent des rivieres.
L'air tant que son esprit n'est propre aux changemans
Ce qu'elle ha luy desplaist, & se sert des amans,
Comme l'on fait des fleurs qui ne nous semblent belles
Qu'estans toutes nouvelles.


AIRS.
NE vous estonnez point inconstante beauté, De voir
mon cœur épris d'une flamme nouvelle : Et ne m'en blamés pas, car vous a-
vés e- sté La premiere infi- del- le.

Si le change est un mal que vous alliés blâmant,
Pourquoy m'en donnes vous l'exemple & le modelle ?
Vous me l'aves apris, & vostre changement
Seul me rend infidelle.

Donc ce mal que je fais n'est que pour me venger,
Vous seulle en demeurés coupable & criminelle :
Car qu'eussay-je moins fait sinon que vous changer,
Vous voyant infidelle.

Les faveurs dont un temps vous m'alliés obligeant,
M'avoyent bien peu lier d'une chaisne éternelle :
Mais vous avés brisé ces fers en me changeant,
Et m'estant infidelle.

Mile & mile autres cœurs se pourront enflammer
Au feu de vos beaux yeux, vous estes assés belle :
Mais pour moy je ne veux ni ne sçaurois aymer
Une dame infidelle.

Ne me reprochés donc mon infidelité,
Et comme sans amour, demeurons sans querelle :
Souvenés vous toujours que vous avés esté
La premiere infidelle.



AIRS.


O
Paſteur d'Iſraël, ſoit ton o-
reille attain- te Du ſon de noſtre plainte :
Toy qui comme un troupeau vas Ioſeph condui- ſant ,



Montre aux yeux d'Ephraim, Benjamin, & Manaſſé
Le pouvoir de ta grace,
Et nous vien ſecourir. Seigneur, conſole-nous
Par ton viſage doux:
Nous ſerons garantis ſi nous voyons ta face.

Iuſqu'à quand flamberont, ô grand Dieu des armées.
Tes fureurs allumées
Contre le peuple tien au ſecours t'invoquant?
Helas! juſques à quand
Seront à nos ſoupirs tes oreilles fermées?



TABLE DE AIRS SVR LE LVTH.

TABLE.

FIN.





EXTRAICT DV PRIVILEGE.

PAR lettres patentes du Roy données à Paris le vingt-cinquiesme iour de Mars, l'an de grace mil six cens sept, & de nostre regne le dixhuictiesme: signées HENRY, *& plus bas par le Roy, de Lomenie. Seellées du grand seel en cire iaune sur simple queüe: Il est permis à Pierre Ballard Imprimeur de Musique de sa Majesté, d'imprimer, vendre & distribuer toute sorte de Musique tant vocale qu'instrumentale, de quelque autheur que ce soit: faisant deffences à tous autres d'imprimer vendre n'y distribuer, extraire aucune partie par quelque maniere que ce soit, ny contrefaire aucunes inuentions trouuées & inuentées par ledit Ballard, sur peine de confiscation desdits liures, despens dommages & interests, ainsi qu'il est plus amplement contenu & declaré esdites lettres.*

